

BIBLIOTHÈQUE
LITTÉRAIRE.

LES
MYSTÈRES DE LONDRES,

par
sir Francis Trollop.

Deuxième volume.

BRUXELLES.

SOUS LE
SIGNET DE LA LIBRAIRIE
DARRAS ET C^o.

1844

LES MYSTÈRES

DE LONDRES.

LES MYSTÈRES
DE LONDRES

PAR

SIR FRANCIS TROLOPP.

—

TOME II.

Bruxelles.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE
HAUMAN ET C^o.

—
1844

Nu
11675



VIII

DES DEUX CÔTÉS DE LA RUE.

Les trente-cinq individus qui venaient de faire le siège de la caisse Edward and Co, demeurèrent une minute ou deux sous l'impression de l'apparition qui avait mis fin à leur émeute. Cette impression était sans doute bien vive et profonde ; car ils n'osaient plus souffler le mot. Les plus turbulents étaient maintenant les plus timides. Turnbull se cachait derrière Charlie, lequel essayait vainement de mettre son embonpoint à l'ombre de la maigreur du petit Snail. Personne ne pouvait se cacher derrière Bob-

Lantern, attendu que ce digne garçon s'était, pour ainsi dire, incrusté dans la muraille.

Au dehors, quelques petites marchandes et aussi quelques grosses marchandes avaient cru entendre quelque chose comme un coup de pistolet. Mistress Black s'en fut chez mistress Brown qu'elle conduisit chez mistress Krubb, laquelle se joignit à elles pour rendre visite à mistress Bloomberry. Chez cette dernière, mistress Dodd prit à témoin mistress Bull que la ruelle sans nom était habitée par le diable sous le pseudonyme d'Edward and Co. Mistress Footes et mistress Crosscairn affirmèrent que la chose n'était point absolument impossible.

On causa beaucoup, et tous les doutes se noyèrent dans plusieurs décalitres de thé.

Au bout de trois minutes, Snail, qui n'aimait point à rester en place, fit un mouvement; Charlie se redressa; Tom Turnbull toussa discrètement. La glace était rompue.

« Pauvre Saunie ! murmura Tom Turnbull.

— Pauvre Saunie ! répéta le petit Snail en faisant mine de pleurer; il aboyait si bien ! »

Ce petit Snail était un extrait de bandit assez curieux à voir. Il paraissait avoir treize ans tout au plus; mais son visage pâle, flétri, jaune,

ridé, ressemblait déjà à un visage de vieillard. Ses traits avaient une expression double : tantôt ils respiraient l'abrutissement le plus complet, tantôt ils s'illuminaient d'un rayon de malice véritablement diabolique. Il avait à peine la taille d'un enfant de onze ans, car ses membres grêles, sans muscles et dessinés tout d'une pièce, n'annonçaient nullement l'approche de la puberté. Comme tous les enfants, mauvais ou bons, il tâchait volontiers de se hausser jusqu'à l'importance d'un homme, et, par le fait, il avait descendu déjà assez de degrés de l'échelle du mal pour prétendre à quelque considération parmi son entourage.

« Pourquoi M. Smith ne nous a-t-il pas dit tout de suite que Son Honneur était là-haut ? gronda Charlie en lançant au caissier un regard peu bienveillant, nous serions restés tranquilles.

— Ça aurait pu s'arranger, dit tout bas Bob-Lantern, si on n'avait pas fait de bruit... Quant à Son Honneur, celui-là serait bien fin qui pourrait dire d'avance où il sera et où il ne sera pas...

— Tu-le connais, toi, Bob ? interrompit Tom Turnbull avec une ardente curiosité.

— Moi !... Mes chéris, la vie est durement chère, et je ne m'occupe que de mes petites

affaires... Tant il y a que M. Smith a jeté bas Saunie comme il faut... On ne peut pas dire non.

— Pauvre Saunie ! » dirent encore quelques voix.

Et le petit Snail répéta lamentablement :

« Il aboyait si bien ! »

Bob quitta son coin et s'approcha du cadavre qu'il tâta un instant en connaisseur.

« C'était un gaillard solide, reprit-il enfin. Ça fera un sujet passable, et on en aurait bien une guinée là-bas à la résurrection... Qui veut m'aider à l'emporter.

— Que personne ne bouge ! s'écria Turnbull. Ce corps est à moi.

— Pourquoi cela, Tom ?

— Parce que, répondit Turnbull en essayant une larme, Saunie était mon ami... c'est bien le moins que je profite de son propre corps ! »

Ce sentimental argument fut admis par tout le monde, et le corps de Saunie fut décerné à Turnbull, son meilleur ami, pour que ledit Turnbull le vendit une guinée aux résurrectionnistes.

Bob s'éloigna du cadavre avec une grimace de dépit.

A ce moment, Nicholas, le domestique à livrée

couleur de feu, entra dans le bureau, sans se douter des malheurs que son retard avait manqué d'occasionner. A l'aspect du corps de Saunie et du grillage rompu, il ne manifesta aucune surprise, ce qui tendrait à faire croire qu'il voyait souvent d'étranges choses dans les bureaux d'Edward et C^e.

Il remit à M. Smith un sac pesant que celui-ci vida sur son bureau qui fut en un instant couvert d'or.

M. Smith fit trente-six petites piles de cinq guinées chacune. Ensuite, il prit dans l'un de ses tiroirs une pancarte où se trouvaient inscrits trente-six noms, et il fit l'appel. Chaque fois qu'il prononçait un nom, un homme se présentait qui recevait cinq guinées.

A l'appel du nom de Saunie, Turnbull et Bob-Lantern se présentèrent à la fois.

« J'étais son meilleur ami ! dit Turnbull avec emphase.

— Tu as déjà le cadavre, » riposta Bob qui avança la main pour saisir l'or.

Turnbull ferma ses gros poings.

« N'y touche pas, dit-il, ou je t'assomme. »

Bob mit la main sous sa chemise et caressa la lame du couteau qui ne le quittait jamais. En

même temps ses jambes torses se ramassèrent sous lui ; ses yeux lancèrent un fulminant éclair. Turnbull pâlit et crut sentir déjà le froid du couteau entre ses côtes.

Mais Bob-Lantern se ravisa et gagna son coin d'un pas fort paisible. Il venait de voir M. Smith attirer à soi les cinq guinées et les rejeter parmi les tas d'or qui s'amoncelait à l'autre bout du bureau.

Turnbull le vit aussi. Son premier mouvement fut de s'élançer sur M. Smith. Il n'en fit rien.

« Sans la crainte de Son Honneur, qui est le diable ou quelque chose de pire, grommela-t-il en refoulant au dedans de soi sa furieuse colère, je t'enfoncerais tes lunettes vertes dans le crâne, misérable valet ! »

M. Smith entendit peut-être. Il fit comme s'il n'avait point entendu.

La dernière pile de cinq guinées fut enlevée au moment où l'on prononçait le dernier nom de la liste.

« Maintenant, dit M. Smith en montrant le cadavre de Saunie, débarrassez-moi de ces restes de brigand, et soyez plus sages une autre fois.

— Il faudrait un sac, M. Smith, répliqua Turnbull, et de la paille, pour l'emballer... le pauvre cher garçon ! »

M. Smith sonna Nicholas qui apporta un sac et de la paille. En deux tours de main le malheureux Saunie, convenablement *emballé*, ressembla comme deux gouttes d'eau à un colis de roulage. En cet état, Tom Turnbull le chargea sur ses robustes épaules.

Il ne restait plus dans le bureau que M. Smith, Nicholas et Bob-Lantern.

« Qu'étais-tu là ? dit M. Smith à ce dernier.

— J'attends, répondit Bob ; Son Honneur serait bien aise de me voir.

— Toi ?... »

Bob jeta son regard tout autour de la chambre avec une impertinence pleine de naïveté.

« Et que peut te vouloir Son Honneur ?

— Ceci ou cela, mon bon M. Smith... peut-être s'informer des nouvelles de ma famille... Une chose certaine, c'est qu'il m'attend.

— Nicholas, dit M. Smith, allez demander à Son Honneur s'il veut recevoir ce drôle.

— Non pas ! interrompit Bob ; je suis tout rond et n'aime point les façons... Demandez tout bonnement à Son Honneur s'il veut causer un instant avec le pauvre Bob-Lantern. »

L'instant d'après, Bob montait l'escalier tournant qui conduisait au premier étage, et mettait

ses lourdes semelles crottées sur les tapis d'un beau salon. Il traversa le salon précédé par Nicholas ; il traversa ensuite deux ou trois pièces somptueusement meublées où il eut occasion de faire disparaître une demi-douzaine de menus objets dans les vastes abîmes de sa poche de cuir.

« Ce sera pour Tempérance ! » pensait-il chaque fois qu'il s'appropriait ainsi quelque chose.

La dernière pièce où il entra était une sorte de grand boudoir donnant sur Cornhill. Auprès de l'une des fenêtres, dont les épais rideaux relevés laissaient pénétrer le pâle soleil des matinées de décembre, notre beau rêveur de Temple Church, demi-couché sur une bergère de velours, fumait une pipe orientale au long tuyau d'ambre. Il était pâle, défait, et sa pose indiquait cette indolence anormale qui est le résultat d'une nuit de lassitude. Il y avait un large cercle de bistro sous ses grands yeux bleus. Tout, jusqu'à la blancheur presque diaphane de sa main dégantée, dénotait chez lui une maladive fatigue.

Devant lui, un petit nègre, vivant pupitre, soutenait un livre ouvert, aux pages duquel M. Edward jetait de temps en temps son regard distrait.

A ses côtés, sur un fauteuil, il y avait un

masque noir et un court pistolet à quadruple canon. Nous avons vu le masque ; quant au pistolet, si les assaillants eussent essayé de faire résistance lorsque Son Honneur avait descendu l'escalier tournant, nous l'eussions, sans nul doute, entendu placer son mot dans l'entretien.

Au bruit des pas de Bob-Lantern, M. Edward prit instinctivement son masque et s'en couvrit le visage d'un geste rapide, mais il le remplaça soudain près de lui.

Bob s'avança le corps en double, saluant gauchement de pas en pas et reculant devant chaque rosace du tapis où il n'osait point poser e pied. M. Edward fit un signe de tête qui renvoya le petit nègre.

« Que veux-tu ? » dit-il à Bob.

Celui-ci appela sur sa lèvre mince et hâlée un patelin sourire.

« Je viens, si ça est égal à Votre Honneur, pour lui présenter le bonjour et aussi pour la petite affaire que Votre Honneur sait bien. »

Bob cligna de l'œil en prononçant ces derniers mots.

« Je ne sais rien, répondit-il. Tâche de t'expliquer vite et clairement.

— Je vais tâcher, Votre Honneur... Comment !

vous avez oublié déjà Temple-Church et la petite quêteuse?... Un joli brin de miss, sur mon âme et conscience ! »

Edward avait oublié, en effet, ou du moins sa pensée était ailleurs ; mais ce peu de mots suffit à lui remettre en mémoire la scène de la veille. Les sensations qu'il avait éprouvées à Temple-Church avaient été si douces et à la fois si vives qu'il en ressentit comme un arrière-goût au dedans de lui-même. Il mit la main sur ses yeux, pour rappeler par la pensée ces fugitives images.

« Oui, dit-il après une ou deux minutes de silence ; c'est une délicieuse enfant ! Que de sainte ferveur il y avait dans son attitude ! que d'ignorance dans son regard ! que de modestie dans sa voix ! et que d'amour parmi tout cela !

— Le fait est, appuya Bob-Lantern, que c'est, on peut dire, une miss fièrement comme il faut ! »

Edward laissa tomber sa main et regarda Bob-Lantern.

« Je t'avais donné une commission, dit-il.

— Juste ! c'est pour ça que j'ai pris l'avantage de venir saluer Votre Honneur... J'ai suivi la demoiselle... les demoiselles, car elles sont deux, avec une manière de blanc-bec (*boy*), qui fait

trois... A propos, il m'a demandé comment qu'on vous nomme ?

— Qui ?

— Le blanc-bec... Il m'a donné un beau souverain pour ma peine.

— Tu lui as dit... ?

— Rien du tout, Votre Honneur, rien du tout... C'est bien payé, pas vrai ?

— Et où demeure cette jeune fille ?

— Ah ! pour ça, Votre Honneur, vous n'aurez pas besoin de prendre un *cab* à l'heure pour lui rendre visite, et je me suis dit tout de suite : C'est comme un fait exprès !...

— Où demeure-t-elle ? » interrompit Edward avec impatience.

Bob-Lantern renfonça son obséquieux sourire.

« A portée de la main, répondit-il, en face de vous de l'autre côté de la rue. »

Edward, par un mouvement instinctif, tourna vivement la tête et suivit le geste de Bob qui désignait, de l'autre côté de la rue, les fenêtres du second étage. Son mouvement fut si rapide, qu'une ravissante figure de jeune fille, qui se montrait à demi derrière un rideau curieusement soulevé, n'eut pas le temps de se cacher. Edward

lui lança un regard où il y avait trois ou quatre déclarations pour le moins. La jeune fille devint pourpre; ses yeux se fermèrent; et le rideau tomba.

« C'est elle, dit Edward; je n'ai pu voir ses cheveux; mais c'est elle, j'en suis sûr... Comment sais-tu qu'elle demeure à cet étage ? »

— Je m'en vas vous dire, répondit Bob. Je ne peux pas frapper aux portes, vu mon uniforme qui n'inspire pas de respect... Quand les deux misses et leur blanc-bec sont entrés là, je suis resté dans la rue, pas mal penaud comme ça. Puis il m'a poussé une idée. J'ai regardé en l'air: toutes les fenêtres étaient éclairées, excepté celles du second étage, où la lumière s'est allumée au bout de trois minutes... juste le temps que le blanc-bec ait battu le briquet. »

Où la logique ne va-t-elle pas se nicher !

M. Edward trouva sans doute l'argument irréprochable, car il fit un signe de tête approbatif.

« C'est bien, dit-il; prie M. Smith de te payer.

— J'aimerais mieux, si ça vous était égal, répondit Bob-Lantern avec embarras, recevoir ça de la main de Votre Honneur.

— Pourquoi ?

— La vie est durement chère, etc...

— Eh bien ?

— Et M. Smith va me dire qu'il m'a déjà payé une fois. »

M. Edward lui jeta deux souverains et le congédia d'un geste.

Bob-Lantern baisa les pièces d'or comme font les mendiants de l'aumône qu'ils reçoivent.

« Que Dieu bénisse Votre Honneur ! » dit-il. En se retirant, il ajouta :

« Quarante malheureux schellings, quand il donne les bank-notes de dix livres aux quêteuses; ça n'est pas juste... Peut-être bien que le blanc-bec serait plus généreux que ça !... J'ai durement envie de voir... »

M. Edward était resté dans sa bergère et regardait toujours la fenêtre aux vitres de laquelle se collaient maintenant les plis discrets d'un rideau. Il rappela vers soi les souvenirs de Temple-Church et tâcha de rebâtir par la pensée ce beau palais de magique poésie où il s'était si doucement endormi la veille. Parfois d'importunes idées venaient se jeter à la traverse de son rêve, mais il les repoussait et savourait jalousement les quelques gouttes de mystique poésie qu'il avait laissées au fond de la coupe. Il enten-

daît de nouveau, et mieux peut-être que dans la réalité, la sacrée mélodie des hymnes pieuses ; il revoyait plus angélique et plus suave, en son cadre de brillants cheveux bruns, le visage de cette belle jeune fille, dont l'apparition avait si bien clos sa rêverie, lorsque, appuyé contre un pilier de l'église du Temple, il donnait son âme entière à des souvenirs de religion, d'amour candide et d'innocence...

Il était si absorbé dans cette laborieuse jouissance de songeur volontaire, qu'il ne vit point le rideau de la fenêtre qui lui faisait face se soulever de nouveau et le beau front de Clary Mac-Farlane montrer pour la seconde fois la moitié de sa courbe gracieuse. La jeune fille abaissa vers lui un de ces regards longs et perçants que Stephen Mac-Nab avait trouvés si étranges la veille au soir à Temple-Church. Son œil couvait, ardent et triste, le beau visage d'Edward, et semblait ne point pouvoir s'en détacher. Clary était plus pâle encore que la veille. Il y avait des traces de larmes sous sa paupière endolorie, et sa joue accusait une longue nuit d'hiver sans sommeil. Pourtant, à mesure qu'elle regardait Edward, toute sa physionomie s'illuminait graduellement ; sa tristesse faisait place à la mélan-

colie, qui, elle-même, se transformait en austère et spirituel bonheur.

Clary était bien belle ainsi. Son âme chaste, mais passionnée, brillait au travers du feu de ses regards. Son sein battait avec force, son haleine tombait, sèche et brûlante, sur le verre dont elle obscurcissait à peine la transparence ; sa lèvre devenait blanche et tressaillait en murmurant d'étranges paroles dont sa volonté n'était point complice.

Clary aimait Edward ; elle l'aimait de cet amour profond, exalté, délirant, que fomentent la solitude et la pureté quasi claustrale des mœurs, chez ces généreuses natures dont la chaleur propre fermente parmi le repos comme une liqueur gazeuse trop soigneusement séparée du grand air. Loin du monde et suivant, les yeux fermés, le lit tout creusé où s'écoulait obscurément sa vie, elle n'avait nulle occasion de dépenser en des choses utiles ou en des choses frivoles le trop-plein de vigueur engendré par l'exubérante sève de sa jeunesse. Cette vigueur amassée s'additionnait sans cesse avec elle-même et demandait issue.

Clary et sa sœur cadette Anna avaient passé leur enfance à Lochmaben, dont M. Mac-Farlane,

leur père, était le principal magistrat. A l'âge où toute jeune fille a le plus grand besoin des caresses et des enseignements d'une mère, Clary et Anna avaient perdu la leur. M. Mac-Farlane les garda pendant deux ou trois ans auprès de lui. Puis, tout à coup (Clary était alors bien jeune, mais elle se souvenait vaguement, néanmoins) la conduite de M. Mac-Farlane changea et s'entoura d'un mystère inusité. Des hommes inconnus prirent accès en sa maison ; il eut avec eux de longues, de fréquentes conférences ; il fit de secrets voyages dont personne ne connut jamais ni le but ni le motif.

Ce fut alors qu'il pria sa sœur, mistress Mac-Nab, que des relations de famille retenaient à Londres, de se charger de ses deux filles. Clary, lorsqu'elle songeait à cet événement, ne pouvait s'empêcher de penser que son père désirait s'affranchir de leur infantine surveillance et qu'il avait de mystérieuses raisons pour faire ainsi le vide autour de lui.

Lorsque cette proposition fut faite à la mère de Stephen, elle était veuve depuis peu de temps et restait accablée sous le coup d'une catastrophe terrible qui lui avait ravi son époux. M. Mac-Nab était mort assassiné. Elle accueillit ses nièces

avec douceur, mais sans empressement ; cependant, à mesure que sa douleur s'assoupissait, elle appréciait davantage le charmant naturel de ses nièces. Clary et Anna ne se ressemblaient point, mais elles étaient toutes deux également aimables et bonnes. Mistress Mac-Nab se prit pour elles d'une tendresse de mère.

Chaque fois que M. Mac-Farlane venait à Londres, et il faut avouer que ses visites n'étaient point très-fréquentes, l'excellente dame tremblait qu'il ne lui vint désir d'emmener avec lui ses deux filles. Elle avait grand tort de craindre ; M. Mac-Farlane ne songeait guère à emmener ses filles. Le peu de temps qu'il restait à Londres se passait en courses faites à la hâte et qu'il expliquait en bloc par ce mot qui répond à tout : *affaires*, mot admirable et spécialement inventé pour déjouer toutes les tentatives de la curiosité. A chaque nouveau voyage, Clary et Anna remarquaient avec chagrin le rapide changement qui s'opérait chez leur père. Il devenait vieillard avant l'âge ; à cinquante ans, son front pâle et ridé ne gardait pas une seule mèche de cheveux. Les deux pauvres filles eussent voulu porter quelque consolation à cette douleur cachée dont les effets se montraient si palpables ; mais M. Mac-Farlane

n'aimait point les questions. Clary et Anna, brusquement repoussées, n'insistaient plus et se bornaient à plaindre silencieusement leur père.

Stephen Mac-Nab faisait comme sa mère. Il aimait fort ses cousines. La mort de son père, dont il avait été témoin par hasard, avait d'abord ébranlé violemment ses jeunes facultés. Mais il était encore un enfant alors, et les années remirent son intelligence en son assiette. Seulement, le souvenir de son père mort et celui de l'assassin étaient gravés en traits de sang dans sa mémoire. L'assassin, qu'il n'avait vu qu'un moment, par suite de la chute du masque qui couvrait son visage, ne se présentait pas à lui sous une forme bien arrêtée; mais une circonstance restait, lumineuse et précise, au fond de ses souvenirs: c'était un homme grand, robuste, souple; à l'instant où la chute du masque avait découvert ses traits, il frappait; en frappant, ses noirs sourcils se fronçaient et dessinaient en blanc sur son front rougi la ligne tremblée d'une longue cicatrice. Stephen voyait cela dans la veille comme lorsque le sommeil lui apportait ses songes. Il le voyait et frémissait alors d'un ardent désir de vengeance.

Stephen n'était pourtant rien moins que ro-

manesque. Élevé à Londres, ce grand centre du monde matériel, ayant passé dix années de sa vie au collège et à l'université d'Oxford parmi cette population ambitieuse, savante, sceptique, qui étudie pour parvenir, et à laquelle l'étude apprend de prime saut à rejeter toute poétique croyance, Stephen n'avait garde de s'égarer dans les sentiers perdus où l'imagination promène parfois la jeunesse. Il était Écossais, d'ailleurs, c'est-à-dire réfléchi, prudent et fort. Au premier moment, suivant la pente de sa nature et l'exemple de tout ce qui l'entourait, professeurs et camarades, il s'était dépouillé de toute croyance et avait mis son âme à nu; mais ce qui en lui était honnête et bon avait regimbé contre le vide où nageait sa conscience. Il était redevenu chrétien, parce qu'il était homme de cœur.

A cela n'avaient pas peu contribué ses habitudes d'enfance, les conseils de sa mère et surtout la douce société de ses jolies cousines.

Cet écueil une fois évité, Stephen, au sortir d'Oxford, fut ce qu'il devait être, c'est-à-dire un jeune médecin pourvu d'une instruction suffisante, doué d'un esprit estimable et positif, d'un cœur susceptible d'aimer bien, mais à l'abri de ces passions terribles qui usent ou brisent une

vie, et incapable aussi de ces sentimentales tendresses que chantent nos élégiaques modernes, et qui nous semblent, à nous, parmi la lourde atmosphère de prose où fonctionnent nos poumons essoufflés, une impossible et charmante chimère.

On a des connaissances à la douzaine qu'on fréquente assidûment; on a un ami, un seul, et c'est beaucoup, qu'on ne voit pas une fois tous les mois. Stephen était dans ce cas. Londres lui fournissait ces camarades qui aident à perdre le temps et qu'on oublie avec un sensible plaisir lorsqu'on n'a plus de temps à perdre. Stephen les voyait presque tous les jours, parce que sa profession de médecin lui laissait, hélas! d'excessifs loisirs.

Mais il avait contracté durant les premières années de son séjour à l'université une liaison plus sérieuse : cette liaison, résistante à la séparation qui suit presque toujours entre jeunes gens de conditions diverses la première entrée dans le monde, était devenue bonne et solide amitié. Stephen et son ancien compagnon d'enfance s'aimaient d'autant plus peut-être que tout chez eux était différent, presque opposé : l'un était, en effet, fils de bourgeois, tandis que

l'autre appartenait à la plus haute noblesse d'Angleterre. Le gentilhomme, hautain, énergique, romanesque et mettant son avenir entier dans un amour poussé jusques au culte, contrastait avec le *physician*, dont le caractère ne manquait pas de fermeté, dont le cœur possédait cette bravoure commune à tout galant homme, mais ne poussait rien à l'extrême et ne pouvait avoir aucune espèce de prétention au titre de héros.

L'ami de Stephen Mac-Nab était Frank Percival.

La journée de la veille avait été un grand jour pour Stephen. Il avait fait un choix entre ses deux cousines qu'il croyait aimer jusque-là d'une affection égale. Son amour, qui faute d'obstacles était resté à l'état latent, venait de se révéler avec une sorte de violence. Cet amour, soudainement reconnu, changeait quelque peu sa manière d'être. Stephen était devenu rêveur depuis la scène de Temple-Church. Il avait soupité durant toute la nuit comme un jeune rôle de théâtre; il subissait enfin cette langueur que le premier amour met dans l'âme la moins suspecte de sensiblerie. Et puis il était jaloux, ce qui dompte vertement les plus fanfarons!

Aussi était-il rentré chez sa mère dans un état de tristesse profonde. Il était invité ce soir-là à un bal du grand monde, au bal de lord James Trevor. Certes, un grand bal est chose attrayante pour un homme de l'âge de Stephen, surtout lorsque ce bal doit lui donner accès dans un monde nouveau, inconnu. Tel était le cas de notre jeune médecin. Né sur la frontière d'Écosse, dans le comté de Dumfries, où lord Trevor possédait de magnifiques propriétés, il recueillait en ceci l'héritage de l'estime qui avait autrefois entouré son père. Lord Trevor, en effet, auquel il avait été présenté depuis peu, l'avait accueilli comme on accueille le fils d'un ami, et s'était rangé de grand cœur parmi les futurs clients du jeune docteur. Cette clientèle, outre qu'elle flattait Stephen, plus que nous ne saurions dire, lui donnait naturellement entrée à l'hôtel, et il avait reçu une lettre d'invitation qui l'avait fort occupé durant huit grands jours. Pourtant, l'heure étant venue où il fallait revêtir l'habit noir et chausser l'escarpin, Stephen demeura boudeur, dans son fauteuil, vis-à-vis de son feu presque éteint.

A dix heures, mistress Mac-Nab frappa doucement à sa porte.

« Eh bien, mon enfant, dit-elle, tu ne pars pas ?

— J'aurais payé chacun de ces regards au prix de six mois de vie ! » répondit Stephen avec chaleur.

Cette réponse nous donne suffisamment la clef des pensées de Stephen. Il songeait à Clary et à ce détestable inconnu de Temple-Church, si beau, si riche, si dédaigneux !...

« Ne comptes-tu point aller au bal ? demanda encore la vieille dame.

— A quoi bon ! s'écria Stephen ; qu'irais-je faire parmi cette noblesse orgueilleuse qui se rira de moi ou ne me regardera pas?... Je déteste les nobles, ma mère ! »

Et il ajouta à part soi :

« Je suis sûr que ce vaniteux donneur de billets de banque est pour le moins un comte !

— Ah ! Stephen, dit mistress Mac-Nab d'un ton de reproche, tu oublies que ton pauvre père avait l'estime de tous les gentilshommes de notre comté... leur estime et leur amitié, reprit-elle avec un léger mouvement d'orgueil. Notre famille n'est pas noble, mais elle vaut mieux que la bourgeoisie de Londres, mon fils, car le clan de Mac-Nab...

— Eh ! qu'importe cela, ma mère ! » interrompit Stephen avec impatience.

Mistress Mac-Nab le regarda étonnée.

« Comme tu me parles, ce soir, mon enfant ! dit-elle ; il faut que tu aies quelque chose... Quant à ce bal, tu feras ce que tu voudras. Je n'étais pas venue seulement pour t'en parler. Voici une lettre... mais tu n'auras point de plaisir à la lire, car elle est, je crois, d'un bon gentilhomme.

— De Frank ! s'écria vivement Stephen dont le front se rasséréna.

— J'ai appris à reconnaître son écriture, mon enfant, parce que ses lettres te donnent de la joie. »

Stephen baisa sa mère d'un air qui demandait grâce pour sa mauvaise humeur.

« Il arrive aujourd'hui ! dit-il après avoir lu les premières lignes. Il doit être arrivé !... Pauvre Frank ! lui aussi va être bien malheureux !...

— Lui aussi ! répéta mistress Mac-Nab. Serais-tu donc malheureux, toi, Stephen ? »

Celui-ci s'efforça de sourire, et la bonne mère, rassurée, quitta son fils pour aller reposer.

A peine était-elle sortie que deux coups légers furent frappés à la porte et une douce voix de jeune fille, passant par le trou de la serrure, apporta ces mots timidement prononcés :

« Merci, mon petit cousin. »

Puis on entendit un pas de gazelle effleurer lestement les marches de l'escalier conduisant aux étages supérieurs.

Il faut savoir que la jolie Anna avait employé depuis huit jours toute son éloquence pour détourner Stephen d'aller au bal de Trevor-house. Elle aussi avait sa naïve jalousie. Elle comprenait vaguement de combien d'irrésistibles séductions une femme à la mode doit être entourée ; son instinct de femme devinait l'ivresse qui saisit un jeune homme au seuil de ces chaudes salles où les sourires se croisent au milieu d'une atmosphère embaumée, où les regards se cherchent, se provoquent, s'interrogent, se répondent... et elle avait grande frayeur, la pauvre enfant, car elle aimait Stephen tant qu'elle pouvait.

Ce dernier avait brusquement dressé l'oreille et sa tête s'était inclinée vers la porte.

« C'est la voix d'Anna ! murmura-t-il après un silence ; c'est le pas d'Anna ! Pauvre douce fille !... Ah ! Clary ne viendra pas, elle ! que lui importe que j'aïlle ou non au bal ! »

Il mit sa tête entre ses mains.

« Qu'elle était belle, mon Dieu ! reprit-il, et comme ce regard m'eût rendu fier ! Oh ! je

l'aime ; je l'aime depuis que j'ai peur de n'être pas aimé... Mais quel est donc cet homme ? ajouta-t-il avec une violence soudaine ; où l'a-t-elle pu connaître ?... Est-ce bien lui qu'elle regardait ? Et si c'est lui, lui qui nous est étranger, qui n'a jamais passé le seuil de ma mère, que ne peut-on pas croire ?...

IX

LE CENTRE D'UNE TOILE D'ARAIGNÉE.

Stephen Mac-Nab fut comme étourdi par la pensée qui venait de traverser son esprit. Son caractère était de ceux auxquels le soupçon vient aisément, et qui n'abandonnent point facilement le soupçon une fois conçu.

Mais ce soir, le premier vent d'amour qui soufflait sur son âme donnait un autre cours à ses idées. Il soupirait autant qu'un tome entier de Richardson ou qu'un lecteur endurci de miss Maria Porter. Or les soupirs, ceci est fort connu et joli, amollissent les soupçons comme les premiers zéphirs fondent les frimas des prairies.

« Je suis fou ! reprit-il après quelques minutes de silence ; elle est pure comme les anges dont elle a la beauté... Ah ! je souffre bien !... Il faut que je voie le pauvre Frank. Nous nous plaindrons ensemble , si nous ne pouvons mutuellement nous consoler. »

Il y avait plus d'un an que Stephen n'avait vu Frank. Encore, la dernière fois qu'ils s'étaient rencontrés, ç'avait été une entrevue courte, une causerie frivole. Ils étaient alors heureux tous les deux et tous les deux insoucians. Récemment, Stephen avait appris par hasard une partie des bruits qui couraient sur miss Mary Trevor. Il savait que, dans des cercles bien informés d'ordinaire, on parlait de son mariage prochain avec le fameux marquis de Rio-Santo comme d'une chose certaine et presque faite. C'était à cette circonstance qu'il avait fait allusion dans son entretien avec mistress Mac-Nab.

Frank et lui étaient donc désormais dans cette situation qui rend l'amitié doublement précieuse et fait des mutuels épanchements un impérieux besoin. Aussi Stephen attendait-il le lendemain avec impatience. La joie qu'il éprouvait à la pensée de revoir Frank étouffait un peu la voix de sa souffrance.

Il n'alla point au bal de Trevor-house.

Le lendemain, il se leva, souffrant encore, mais plus calme. Il y a toujours de la ressource chez ces caractères positifs qui n'attisent point soigneusement la cuisante brûlure de leurs peines, qui ne se complaisent pas plaintivement en leurs douleurs, et ne demandent qu'à être consolés.

Stephen avait passé tant bien que mal sa première nuit de martyre d'amour ; il n'avait aucune espèce d'envie de recommencer et se promettait bien de clore brusquement ce chapitre d'incertitudes et de doutes en demandant une explication à Clary Mac-Farlane. C'est ce qui s'appelle aller droit au but. Si tous les amoureux prenaient cette route bourgeoisement logique, aucun roman n'atteindrait la fin de son premier volume.

Ce qui serait une publique calamité.

Au déjeuner de famille, Clary était distraite et comme absorbée par de tyranniques pensées, Stephen ne manqua point de le remarquer ; mais il se contenta et résolut d'attendre l'avis de Frank pour frapper le coup décisif.

Anna, au contraire, était joyeuse, et adressait à son cousin, qui n'y prenait point garde, les naïfs élans de sa reconnaissance. La pauvre enfant avait la ferme croyance que Stephen s'était

privé du plaisir du bal pour l'amour d'elle, et ne savait point dissimuler son contentement.

Tout de suite après le déjeuner, et tandis que le thé fumait encore sur la table, Clary s'esquiva. Nous savons où elle se rendit ainsi.

Ce fut derrière le rideau qui, demi-soulevé, permettait à son regard de plonger dans le salon du premier étage de la maison carrée, de l'autre côté de Cornhill. Clary venait là tous les jours. Elle y venait bien souvent en vain, car les apparitions qu'Edward faisait en ses bureaux étaient courtes et peu fréquentes. Mais elle ne se lassait point d'y venir.

Ce jour-là elle y trouva ce qu'elle cherchait.

Nous n'essaierons point de peindre les impressions profondes et multiples qui se succédèrent dans l'esprit de la jeune fille, tant que dura sa muette contemplation. C'était à cette place qu'elle avait vu Edward pour la première fois; c'était à cette place qu'elle venait l'attendre chaque jour; c'était à cette place qu'elle souffrait, qu'elle était heureuse, qu'elle avait appris à aimer...

Elle restait là, charmée, sans s'apercevoir du passage des heures. Lorsque Edward, guidé par le geste de Bob-Lantern, jeta les yeux vers elle,

son cœur fut pris d'une émotion douce et poignante à la fois. Elle eut froid; ses jambes fléchirent, puis un flot de sang brûlant roula le long de ses veines jusqu'à sa joue, qui devint pourpre. Sa main lâcha le rideau.

Elle demeura longtemps ainsi, honteuse, émue jusqu'à la détresse, heureuse jusqu'au transport, derrière le frère écran de mousseline qui la protégeait contre la fascination commencée. Elle avait un grand désir de soulever encore la draperie, mais elle avait remords aussi de l'avoir soulevée déjà, et peur et pudeur. Et puis encore, la voix jusque-là si respectueusement écoutée de sa craintive dévotion, lui criaît: Arrête!

Pauvre fille!

L'amour était à l'autre oreille, l'amour puissant, éloquent, irrésistible! Nous ne savons ce qu'il disait, mais, quoiqu'il parlât tout bas, sa douce voix couvrait la voix menaçante de la conscience.

Clary avança timidement sa main blanche et délicate, puis elle la retira, puis elle avança encore. Le rideau se souleva de nouveau, mais si peu!... Ce fut assez. Elle put voir celui dont la pensée emplissait sa vie. L'œil d'Edward, distrait et nageant dans le vide, ne cherchait plus sa fenê-

tre. Alors Clary eut moins peur et reprit sa position première.

Au bout de quelques minutes, ce qu'elle aurait pu prévoir, ce qu'elle désirait peut-être arriver. La rêverie de M. Edward prit fin et son œil revint naturellement caresser la fenêtre.

Oh! nous pouvons l'affirmer, Clary eut le ferme dessein de se cacher encore. Elle tira brusquement la mousseline, mais la mousseline s'accrocha; un obstacle quelconque, une épingle oubliée sans doute, l'empêcha de tomber, et la jeune fille resta sans voile en face du beau rêveur qui la contemplait passionnément.

« Clary! » cria la voix de mistress Mac-Nab à l'intérieur.

Clary n'entendait pas.

Edward mettait dans son regard d'enivrantes paroles. Muet, il disait: Je vous aime, plus tendrement que n'eût pu faire sa voix.

« Clary! » s'écria Stephen à son tour.

Clary n'entendait pas. Sa tête se perdait; son cœur s'élançait vers Edward, qui suppliait du geste maintenant et semblait demander pitié.

Deux larmes tremblèrent aux cils de la jeune fille et tombèrent brûlantes sur sa joue.

« Il m'aime, mon Dieu! » murmura-t-elle.

Edward, qui voyait sa victoire, posa sur sa bouche ses doigts réunis en faisceau et jeta un baiser à travers la rue.

Cette fois, l'épingle fut impuissante à retenir le rideau. Clary s'offensa. Le rideau tomba.

Au même instant, deux portes qui donnaient entrée dans la chambre où se tenait la jeune fille s'ouvrirent brusquement.

« Clary! Clary! » crièrent à la fois mistress Mac-Nab et Stephen qui entraient en même temps.

Clary trembla comme notre mère Ève surprise par le Sauveur.

« Que faites-vous là, mon enfant? demanda mistress Mac-Nab avec douceur; il y a cinq minutes que je vous appelle!

— Il y a donc ici quelque chose de bien intéressant, miss, dit sévèrement Stephen, pour que vous n'ayez entendu ni ma voix ni la voix de ma mère?... »

La jeune fille balbutia et ne sut point répondre. Stephen, qui avait toujours en tête ses soupçons joloux, s'élança vers la fenêtre et fit mine de soulever le rideau. Clary voulut l'arrêter d'un geste suppliant, mais Stephen ne tint compte de cette muette prière, et la draperie lissa en grinçant sur sa tringle.

Clary, Stephen et mistress Mac-Nab plongèrent à la fois leurs regards au dehors.

Il n'y avait plus personne aux fenêtres du premier étage de la maison carrée, dont chaque croisée montrait, closes, les doubles draperies de ses rideaux de soie.

Clary respira longuement, et Stephen refoula une exclamation de dépit. Quant à mistress Mac-Nab, il fallait pis que cela pour troubler son éternelle quiétude.

Edward avait quitté sa place au moment où Clary s'était de nouveau cachée derrière son rideau. Il se leva de l'air d'un homme que le jeu commence à fatiguer, et tira le cordon d'une sonnette.

Le petit nègre parut aussitôt.

« Va frapper sur le gong du salon du centre, dit-il.

— Combien de coups, maître ?

— Cinq coups. »

Le petit nègre sortit par une porte autre que celle qui avait donné entrée à Bob-Lantern.

Quelques secondes après, on entendit cinq coups sourds et prolongés retentir dans la direction suivie par le petit nègre. M. Edward prit la même route et sortit du boudoir.

Il pénétra dans un salon de forme ronde, qui, autant qu'on pouvait s'orienter, tenait exactement le milieu de la maison carrée. Ce salon n'avait point de fenêtres et s'éclairait, à cette heure de midi, par un lustre allumé.

En revanche, il avait six portes dont cinq donnaient immédiatement sur des escaliers en spirale. C'était par la sixième que M. Edward avait pris entrée.

A son arrivée, le gong promenait encore le long des lambris sonores ses profondes et ondulantes vibrations. Le salon était désert.

Cinq chaises et un fauteuil étaient rangés autour d'un vaste poêle, dont les bouches, ouvertes, échauffaient le salon de leurs brûlantes haleines.

M. Edward se jeta nonchalamment sur le fauteuil.

Presque au même instant, les cinq portes s'ouvrirent. Les deux premières, percées dans la direction de Cornhill donnèrent passage à une dame fort richement parée et à un gentleman de fashionable tournure. La troisième, qui tournait du côté de Finch-lane, servit de chemin à un monsieur de mine bien honnête, vêtu en négociant de bon lieu et se présentant comme il faut.

Par la quatrième, s'introduisit un petit homme tout jaune et tout maigre, dont le costume râpé s'usait à l'anguleux contact de ses jointures poin-tues.

La cinquième porte enfin donna passage à M. Smith, paré de ses lunettes bleues et de son vaste garde-vue.

La belle dame venait des somptueux maga-sins de costumes de Cornhill, dont elle était souveraine et maîtresse sous le nom de mistress Bertram.

Le gentleman, M. Falkstone, était son voisin le bijoutier.

Le monsieur à prestance honnête tenait la boutique de changeur dans Finch-lane. C'était M. Walter.

Le quatrième enfin n'était rien moins que le vieux Peter Practice, ancien *attorney* (procureur) ruiné, lequel trônait dans la poudreuse et sombre boutique de brocanteur qui venait aussi sur Finch-lane, après l'échange-office.

De ces cinq personnages, mistress Bertram et Peter Practice, étaient les seuls qui montrassent leurs visages tels que la nature les avait faits. C'était tant pis pour le vieux procureur qui avait la laide mine d'un usurier retors et déhonté,

mais c'était tant mieux pour mistress Bertram, laquelle était belle encore, bien qu'elle eût franchi dès longtemps les limites de la première jeunesse.

Les trois autres portaient de ces sortes de masques permis par notre civilisation. Ainsi, M. Smith avait son garde-vue; M. Walter, le changeur, partageait avec lui le bénéfice des lunettes vertes, auxquelles il joignait une perruque noire qui ne laissait pas de contraster un peu avec le ton blanchâtre du duvet de sa joue aux endroits où ne passe point le rasoir; M. Falkstone, le brillant bijoutier, avait au contraire la joue bleue, ce qui ne l'empêchait point de porter de jolies moustaches blondes et une chevelure de la même couleur, admirablement frisée.

En somme, tout ceci pouvait être fort innocent. M. Smith avait peut-être la vue faible; M. Walter avait sans doute appris dans Byron à chérir les brunes chevelures; quant à M. Falkstone et à sa fourrure d'emprunt, nous dirons que tous les coiffeurs de Londres déposeront instantanément leurs bilans s'il n'était plus loisible aux jeunes dandys du commerce de se teindre la chevelure et la moustache.

Quoi qu'il en soit, les cinq nouveaux venus s'avancèrent d'un pas discret vers M. Edward et le saluèrent respectueusement.

Edward toucha la main de mistress Bertram et fit aux autres un signe de tête protecteur.

Mistress Bertram s'assit. Les quatre hommes restèrent debout jusqu'à ce qu'un geste royal d'Edward leur eût donné licence de prendre des sièges.

Ah! si mistress Brown, mistress Black ou mistress Krubb, avaient pu glisser un œil curieux au trou de quelque serrure, comme elles eussent appelé à grandes et glapissantes clameurs mistress Dodd et mistress Bull! comme elles eussent conté à mistress Foote! comme elles eussent rendu jalouses mistress Crosscain et même mistress Bloomberry!

Un silence de quelques minutes régna dans le singulier et mystérieux congrès. M. Edward s'était renversé sur son fauteuil et semblait avoir mis en oubli la présence de ses partenaires. Ceux-ci se taisaient et attendaient.

Enfin, M. Edward mit la main au gousset dont il retira une montre splendide enrichie de diamants.

« Midi et demi! murmura-t-il. Vais-je bien, Falkstone?

— Vous allez parfaitement, monsieur. »

Peter Practice atteignit une montre d'argent large et dodue qu'il mit à l'heure de M. Edward.

« Si je vais bien, reprit ce dernier, je n'ai pas beaucoup de temps à vous donner... Venons tout de suite au fait : J'ai besoin de dix mille livres.

— Dix mille livres! répéta Peter Practice en serrant convulsivement le large ventre de sa montre d'argent.

— Dix mille livres! répétèrent en chœur le changeur, le bijoutier, M. Smith et mistress Bertram.

— Pour ce soir, » ajouta froidement M. Edward. Toutes les têtes se baissèrent à la fois.

« M. Walter, reprit encore Edward, pouvez-vous me les compter sur-le-champ?

— Je le puis, monsieur, mais...

— Mais quoi?

— En la monnaie que vous savez.

— Je n'en veux pas... Et vous, Falkstone?

— Les affaires languissent déplorablement, monsieur...

— Et vous, Fanny? interrompit Edward avec impatience en s'adressant à mistress Bertram.

— Ma caisse est à votre disposition, monsieur,

répondit la belle marchande ; mais il s'en faut de beaucoup que cette somme s'y trouve.

— Je prendrai ce qu'il y a, Fanny... Vous êtes une bonne et charmante fille... Et vous, maître Practice ?

— Je dirai à Votre Honneur, répondit l'ancien attorney ; je lui dirai clairement et sans ambages, je lui dirai ce que lui a dit mon honorable voisin M. Falkstone : les affaires languissent ; elles languissent déplorablement ; j'ajouterai même qu'elles ne vont pas du tout.

— Et la conclusion, maître Practice ? »

L'ancien procureur ouvrit par trois fois la bouche avant de prononcer la réponse suivante :

« Ma caisse, telle qu'elle est, et Dieu sait qu'elle n'est pas opulente, mais enfin elle est ainsi, est à la disposition de Votre Honneur. »

M. Edward réfléchit durant une minute.

« Quant à vous, Smith, dit-il ensuite, je sais ce que vous avez... Pardieu, messieurs, vous vous endormez, sur ma parole ! Chaque fois que je vous demande une misère...

— Dix mille livres ! soupira Peter Practice.

— Vous poussez d'interminables hélas, poursuivit Edward. Ceci est intolérable !... Vous laisse-t-on manquer de marchandises ? N'avez-

vous pas une part raisonnable ? La police vous inquiète-t-elle ? Toute la fashion de Londres n'a-t-elle pas appris la route de vos magasins ? Et à qui devez-vous tout cela, s'il vous plaît ? Marchandises, sécurité, vogue, c'est moi qui vous donne tout, et vous semblez hésiter à me satisfaire ?

— A Dieu ne plaise ! dit Falkstone.

— Vous savez bien, monsieur, que je suis toute à vous, murmura mistress Bertram.

— Vous, Fanny, je le crois, et je vous remercie... Mais ces messieurs...

— Nous sommes prêts, interrompit Falkstone.

— Je suis prêt, appuya Peter Practice, qui ajouta entre ses dents : mais je proteste en la forme due, déclarant agir *tanquam coactus* (1), et non pas autrement, dont acte, sous toutes réserves.

— A la bonne heure, reprit Edward en se levant. Je compte sur vous pour ce soir... Comptez sur moi vous-mêmes et ne craignez rien. Je suis entre vous et la gêne, comme entre vous et le danger. Adieu, Fanny. »

Mistress Bertram repassa la porte par où elle était venue et qui conduisait au magasin de costumes, de même que chacune des trois autres

(1) Comme contraint et forcé.

conduisait à l'une des boutiques du rez-de-chaussée, la cinquième communiquant avec les bureaux Edward and Co.

« Avez-vous quelque chose à me dire, Falkstone ? demanda Edward.

— Votre affaire de cette nuit... ? répondit le bijoutier en souriant.

— Comme toujours, Falkstone, comme toujours... celui-là ne nous inquiètera pas de longtemps !

— C'est au mieux !... A qui remettrai-je mon contingent de fonds ?

— Comme d'habitude, à mistress Bertram. »
Falkstone salua et sortit.

« Mauvaises nouvelles, monsieur, dit le changeur Walter dès qu'il fut seul avec Smith et Edward ; on m'a refusé hier trois de nos bank-notes et des bruits inquiétants commencent à courir dans la Cité.

— Que dit-on ?

— On ne dit rien de précis, mais chacun entre en défiance ; on ne prend plus une malheureuse bank-note de dix livres sans la retourner vingt fois en tout sens.

— N'aie pas peur, Walter, mon ami, dit Edward en souriant ; sous peu je te donnerai des

bank-notes que personne ne refusera.... va. »

Le changeur, personnage posé s'il en fut, traversa le salon à pas comptés et disparut par la porte qui s'ouvrait sur l'escalier de sa boutique.

Smith fit doucement le tour du salon et entr'ouvrit toutes les portes pour voir s'il ne restait point d'indiscret écouteur. Cela fait, il revint vers Edward.

« Ami Smith, lui dit ce dernier, il faut être prudent à l'avenir et ne jouer du pistolet qu'à la dernière extrémité. C'est une arme bavarde et nous ne sommes plus ici dans notre paradis terrestre du Teviot-Dale... Mais c'est assez parler sur ce sujet : j'ai vu par moi-même que tu étais serré de près... j'espère que nos hommes n'en sont pas encore à refuser nos bank-notes ?

— C'est selon, répondit M. Smith ; nos fournisseurs, il appuya sur ce mot en souriant, prennent tout sans défiance, mais vos anciens gardes du corps du pays que vous venez de nommer ne veulent que de l'or... Ce sont d'intraitables coquins !

— Je les aime comme cela... Dis-moi... et l'affaire de Prince's-street (1) ?

(1) Rue qui longe la banque (*bank*).

— J'y suis allé ce matin. Paddy pousse son géant tant qu'il peut. Il le gorge de bœuf, il le sature de gin, et le géant travaille plus que quatre hommes robustes ne pourraient le faire; mais il s'épuise...

— C'est bien long! dit Edward avec un soupir de dépit.

— Prince's-street a quarante pieds de large! répliqua Smith, et notre éléphant creuse à vingt pieds de profondeur... encore une huitaine, le géant crèvera comme un bœuf, mais le boyau sera fait.

— Dieu t'entende, bon Smith! alors ta caisse sera une vérité... »

M. Edward repoussa son fauteuil et mit ses doigts blancs dans une paire de gants parfumés.

« Adieu, dit-il; veille à ce que ce vieux Peter Practice s'exécute pour ce soir... Chaque fois qu'on lui demande mille guinées ou quelque chose comme cela, son cœur se fend. »

M. Edward prit l'escalier qui conduisait chez le bijoutier Falkstone, et y demeura quelques minutes comme pour marchander et choisir des bijoux; puis, sortant comme un acheteur qui a fait ses emplettes, il franchit le marchepied d'un magnifique équipage, attelé de deux che-

vaux, dont les pareils ne se fussent peut-être point trouvés à Londres, fût-ce même dans les écuries sans rivales du marquis de Rio-Santo.

A peine était-il étendu sur les coussins, que l'équipage partit au galop, brûlant le pavé dans la direction des parages fashionables du West-End.

FAITS ET GESTES DE BOB-LANTERN.

En sortant de la maison Edward and Co., Rob-Lantern joua des jambes et des coudes le long du bon vieux trottoir de Cheapside et descendit vers le quartier Saint-Giles. Cet honnête et digne garçon poussait très-fort les enfants et mettait ses coudes noueux dans la poitrine des femmes ; mais si quelque gentleman lui barrait le passage, il se hâtait de faire un circuit ou de s'effacer de son mieux. Telle est la chevaleresque coutume des bons gens de Londres.

Bob-Lantern rasait les maisons et perçait le

brouillard avec une agilité que ne semblaient point promettre ses formes disgracieuses et l'apathie ordinaire de ses mouvements. Il eut bientôt franchi l'espace qui sépare Cornhill du fangeux labyrinthe qui porte le non de Saint-Giles, et enfila une ruelle étroite et tortueuse où l'air s'épaississait, où le brouillard se faisait si lourd et si opaque qu'on voyait à peine devant soi, bien qu'il ne fût guère que midi.

Il poussa une porte de bois, dont les planches vermoulues et comme pulvérulentes se reliaient par des crampons de fer rouillé.

La maison où il entra ainsi, comme presque toutes celles de cet immonde quartier, n'avait qu'un étage. Bob-Lantern ne demeurait point au rez-de-chaussée; il n'habitait point non plus le premier: l'escalier qu'il prit fut celui de la cave.

A mesure qu'il descendait, une atmosphère chaude et pesante l'enveloppait; des miasmes fétides emplissaient sa poitrine. Un autre eût été révolté, peut-être suffoqué; mais Bob-Lantern accueillit ces exhalaisons comme un cheval accueille la bonne odeur de l'écurie. Il poussa un grognement de bien-être, tâta sa poche pour s'assurer que son pécule avait résisté aux dan-

gers du voyage, et souleva le loquet d'une porte en plein cintre qui donnait entrée dans une manière de cellier chauffé à trente degrés centigrades par un poêle en fonte rempli de coke incandescent.

« Dieu me pardonne, Tempérance, dit-il en entrant, tu te brûles comme une vieille damnée que tu es. »

Personne ne répondit. Le poêle, rouge, ronflait comme un soufflet de forge.

« Tempérance! reprit Bob-Lantern; Tempérance! fille de Satan, me répondras-tu? »

Un ronflement humain se mêla au ronflement du poêle, et une voix grondeuse prononça ces mots avec le lourd bégayement du sommeil:

« Encore un verre, mistress Goose; le gin est bon, et c'est le vieux Bob qui paye. »

Lantern bondit comme un tigre vers l'endroit de la cave où la voix s'était fait entendre. Un instant il disparut dans la profonde obscurité qui régnait partout où ne frappait point la lueur rougeâtre sortant de la porte du poêle, puis il revint trainant après soi un objet inerte, une sorte de paquet massif et d'un considérable volume.

Arrivé auprès du poêle, il lâcha prise. Le paquet s'affaissa immobile.

« Elle est ivre comme un tonneau de porter ! s'écria-t-il avec colère ; Tempérance ! sorcière maudite ! Tempérance ! »

Tempérance, c'était le nom du paquet, ne bougea pas. »

« Dieu me damne ! reprit Bob ; elle ne peut pas rester ici... je saurai bien l'éveiller, peut-être. »

Il saisit le tisonnier brûlant et l'approcha des narines de Tempérance qui tressauta violemment et se dressa, chancelante, sur ses pieds.

C'était une grande et forte femme de quarante ans, dont le teint ardent et les yeux rougis accusaient la passion favorite.

« J'ai soif ! dit-elle d'une voix rauque en abaissant sur Bob son regard hébété.

— Ah ! tu as soif, éponge ! riposta celui-ci qui brandit son tisonnier ; tu as soif !... quand je travaille toute la journée pour gagner quelques misérables pence, tu as soif, tu bois et tu t'enivres... Dieu m'écrase ! Tempérance, quelque jour je te briserai la tête contre le mur. »

Malgré l'énergie brutale de ces menaces, il y avait de la tendresse dans la voix de Bob tandis qu'il parlait ainsi.

« Eh ! la ! la ! mon joli Bob, repartit la grande

femme, un verre de plus, un verre de moins... Pardieu ! vois-tu, le gosier me brûle...

— Du gin plein l'estomac, du coke plein le poêle... me crois-tu donc riche pour aller de ce train-là, femme ? »

Tempérance avait fait machinalement le tour du poêle et s'était approchée d'une table où il y avait un verre et une cruche de genièvre, tous deux vides.

« Pas une goutte, grommela-t-elle avec dépit. Mon joli Bob, n'as-tu pas dans ta poche quelque demi-couronne pour faire plaisir à ta petite femme ?

— Une demi-couronne, damnée !... une demi-couronne ! C'est le gain d'un homme pour huit heures de travail... Tu me ruineras...

— J'ai soif ! interrompit Tempérance, qui s'était accroupie derrière le poêle et commençait à se rendormir.

— Il faut pourtant que je la renvoie ! murmura Bob ; si elle savait... Femme, ajouta-t-il tout haut, je veux que le diable m'emporte si je puis te rien refuser... Tiens, voilà six pence... va boire.

— Six pence !... Mon joli Bob, encore six autres ! »

Lantern fronça ses sourcils fauves et leva son tisonnier d'un air menaçant. Tempérance, à qui

l'idée de humer deux ou trois verres de gin rendait des jambes, déguerpit et remonta l'escalier en chantant.

Lantern la suivit doucement jusqu'à la porte de la rue, qu'il referma derrière elle. Cela fait, il revint en son réduit, dont il barricada soigneusement la porte.

« Est-il possible, murmura-t-il en allumant une lampe au feu du poêle, qu'un bijou de femme comme cela ait des goûts de dépense semblables!... Cinq pieds six pouces!... et des couleurs!... On ferait tout le quartier Saint-Giles et Holborn, pardieu! et Cheapside, ma foi!... et Cornhill!... et White-Chapel, ou le diable m'étrangle par-dessus le marché, sans trouver sa pareille. Je souhaite que le tonnerre me brûle s'il n'y a pas bien des lords qui la voudraient pour leur lady... A propos de lord, ma course d'hier soir pourra servir à deux fins... Le comte est un fier connaisseur, et cette petite quêteuse est bien la plus gentille fillette... pas pour moi : je préfère les femmes de taille ; mais pour les gentlemen qui aiment à promener des maîtresses de cinq pieds... cinq pieds! »

Lantern haussa les épaules et se dirigea vers un des angles de sa cave.

« De sorte que, poursuivit-il, le comte de White-Manor mordra comme il faut à l'hameçon... c'est une cinquantaine de guinées, l'un dans l'autre, que me vaudra cette colombe méthodiste... peut-être davantage... ça tombera bien! la vie est durement chère et Tempérance boirait la Tamise... Il faut dire qu'elle a des qualités... »

Il tâta l'une des pierres de la muraille, qui céda sous la pression de son doigt.

« Et cinq pieds six pouces! ajouta-t-il, et même une idée de plus. »

La pierre, sollicitée par sa base, bascula et tomba, laissant à découvert un trou large et profond. Lantern y plongea son regard. Il ne parlait plus. Une joie avide et passionnée faisait scintiller ses petits yeux derrière les poils recourbés de ses sourcils.

Il posa la lampe allumée par terre et s'en fut écouter à la porte.

Puis, en deux sauts, il regagna son trou et y jeta ses deux mains convulsivement ouvertes. Tout son corps eut un frémissement et le trou rendit un bruit d'or qu'on remue.

Le visage de Lantern, éclairé d'en bas par la lampe posée à terre, reflétait les énergiques

élancements d'une jouissance parvenue à son paroxysme. Il remuait l'or doucement d'abord et comme on caresse une femme aimée, puis ses deux mains se crispèrent; il murmura des mots étranges; ses doigts semblèrent pétrir son trésor.

Nous ne saurions dire au juste combien de livres contenait cette caisse d'espèce originale, mais ce trou était grand, et quelquefois les bras de Lantern disparaissaient dans l'or jusqu'au coude.

Il en retirait parfois de pleines poignées qu'il élevait follement au-dessus de sa tête pour les rejeter avec bruit dans le trou.

Quand il se fut bel et bien soulé de la vue et du contact de son trésor, il sortit de sa poche les sept souverains qu'il avait récoltés dans la maison de commerce Edward et C^e, et les envoya rejoindre le reste.

« Pauvres petits amours! soupira-t-il; c'était bien chaudement dans ma poche!... N'ayez pas peur, je reviendrai vous voir; je vous amènerai de la compagnie, s'il plaît à Dieu!

Il regarda encore, il toucha encore. L'excellent Bob avait grand-peine à se séparer de son cher pécule. Enfin, après avoir hésité longtemps,

il replaça la pierre et l'enfonça si adroitement que l'œil le plus exercé n'aurait pu la distinguer des autres pierres, ses voisines.

« Tempérance a le nez fin quand elle n'est pas ivre, dit-il; mais elle est toujours ivre, et je suis plus fin qu'elle, moi!... D'ailleurs, ajouta-t-il en défaisant les barricades intérieures de sa porte, n'est-ce pas pour elle que je travaille? le cher cœur! »

Quelques minutes après, Bob-Lantern franchissait la dernière marche de son escalier et revoyait le jour, c'est-à-dire l'épais brouillard qui emplissait la ruelle. A quelques pas de chez lui, dans une taverne enfumée, il aperçut sa compagne Tempérance qui dormait, la tête sur une table.

« Quel dommage! grommela-t-il avec regret; une femme de cinq pieds six pouces! »

Il recommença la course précipitée que nous lui avons déjà vu fournir et raser les maisons avec une rapidité de locomotive.

Il était environ deux heures après midi.

Une fois hors du quartier Saint-Giles, Bob-Lantern se lança dans Oxford-street, et méprisant désormais les trottoirs, éclaboussa les fiacres en galopant dans la boue. Sa course le mena au

milieu de Portman-square, devant une grande maison d'aspect opulent, dont, selon l'usage, une grille défendait la façade.

Entre la grille et la maison, des deux côtés du perron, une armée de grooms et de valets oisifs causaient et riaient.

Bob-Lantern mit le pied sur la première marche de l'escalier.

« Que vent ce drôle ? cria un apprenti jockey du poids de quinze kilogrammes.

— Mon bon petit M. Tulipp, répondit Bob, vous ne me remettez pas ?

— Quelque mendiant !...

— Fi donc ! s'écria Bob avec un beau mouvement de fierté. »

Et il ajouta à part soi :

« Je ne mendie jamais que le soir, entends-tu, quart d'homme ?... Mon bon petit monsieur, reprit-il tout haut, je suis votre serviteur, Bob-Lantern.

— C'est juste, s'écrièrent deux ou trois grooms, Bob-Lantern, l'époux de mistress Tempérance...

— Pour vous servir, mes bons messieurs.

— Et que veux-tu ?

— Vous offrir mes respects... et voir, si ça se peut, l'intendant de milord.

— L'intendant est en affaires.

— C'est son état et ça ne fait rien... M. Paterson et moi nous sommes de vieilles connaissances, soit dit sans orgueil ; je suis sûr qu'il verra ma face avec plaisir.

— Oh ! oh ! master Bob ! promettez-nous alors votre haute protection... Tulipp ! va annoncer master Bob.

— Faites place à master Bob !

— A master Bob-Lantern !

— Époux de mistress Tempérance, la bien nommée !

— Pour vous servir, mes bons messieurs, pour vous servir, murmura Bob, qui passa tête nue et sans perdre son humble sourire au milieu des gros quolibets de cette valetaille. »

Bob-Lantern était un homme prudent.

L'apprenti jockey Tulipp voulut bien, pour cette fois seulement, descendre aux fonctions de groom, et précéda Bob dans l'escalier qui conduisait aux étages supérieurs.

« Tu attendras longtemps, puissant Bob, dit-il en ricanant, car il y a déjà bien du monde dans l'antichambre de M. Paterson.

— Que voulez-vous, mon bon petit monsieur Tulipp, répondit Bob, la vie est durement chère,

et j'ai grand besoin de travailler pour gagner mon pauvre pain; mais s'il faut attendre, j'attendrai. »

Il y avait en effet foule nombreuse dans l'antichambre de l'intendant. C'étaient cinq ou six tenanciers de milord qui venaient renouveler leurs fermages, des fournisseurs, des clients, dans le sens latin du mot, et une demi-douzaine de maquignons, prenant titre de maîtres de haras.

Tulipp entr'ouvrit la porte de M. Paterson et prononça le nom de Lantern.

Les pauvres diables, qui attendaient là depuis plusieurs heures peut-être, plongèrent un averse regard par l'ouverture de la porte afin de voir quel était l'importun dont la visite prolongée outre mesure leur barrait impitoyablement le seuil de M. l'intendant. Ils regardèrent de leur mieux, mais ils ne virent personne que M. Paterson lui-même, qui, demi-couché sur un fauteuil à bas dossier, appuyait ses gros pieds sur la grille de sa cheminée, et se curait les dents avec un très-grand soin.

Les fournisseurs, fermiers et maquignons pensèrent qu'ils ne voyaient pas tout.

« Lantern! répéta M. Paterson, sans regarder

Tulipp... Ah diable! Lantern, dis-tu?... Qu'est-ce que c'est que Lantern?

— C'est moi, s'il plaît à Votre Honneur, répondit Bob qui voulut s'avancer.

— Après nous, l'homme, après nous! prononcèrent en chœur les fermiers, fournisseurs et maquignons.

— Il me semble que je connais cette voix, murmura Paterson; eh! j'y suis! ce Lantern est un coquin de mérite... fais entrer! »

Il s'éleva un murmure parmi les fermiers, fournisseurs et maquignons qui firent mine de barrer le passage.

« Mes bons messieurs..., commençait Bob avec son humilité ordinaire quand il parlait à plus fort que soi. »

Mais il n'eut pas besoin de se mettre en frais d'éloquence. Tulipp, qui tenait encore à la main une longue brosse mouillée, se précipita vaillamment et distribua une pluie d'eau noire à droite et à gauche; maquignons, fournisseurs et fermiers se reculèrent en grognant.

Bob se hâta de profiter de la route frayée et passa, en saluant à la ronde.

« Ferme la porte, » lui dit M. Paterson sans se tourner de son côté.

Bob ferma la porte.

« Avance ici, » dit encore l'intendant.

Bob s'avança.

M. Paterson était un homme de taille moyenne, légèrement obèse, dont les cheveux rares et parfaitement incolores encadraient un visage blafard. Au milieu de ce visage rayonnait un nez charnu, couleur de feu. Ce nez était prodigieux. On l'avait vu pâlir deux ou trois fois durant les cinquante années que M. Paterson avait passées sur terre; mais en ces cas, par une réaction explicable, ses joues jaunâtres d'ordinaire étaient devenues pourpres. Évidemment ce nez avait la propriété de déteindre sur le visage.

La physionomie de M. Paterson exprimait, en somme, un calme apathique, presque brutal. Ses yeux ne disaient rien. Sa bouche plate et pincée parlait avec grimaces et par soubresauts, comme si les mots eussent écorché son larynx en passant. Le type anglais se révélait chez lui surtout par l'excès de l'élément lymphatique.

Bob, en entrant, fit comme les patients de l'antichambre; il regarda tout autour de lui, mais il ne vit personne. M. Paterson n'avait d'autre motif pour ne point recevoir que son bon plaisir et son cure-dents.

Au bout d'une minute environ, il leva les yeux sur Bob et haussa les épaules.

« Tu vends quelque chose, dit-il en cherchant une plaisanterie qu'il ne trouva pas; quelque chose comme...? Oui, par le diable! quelque chose qui... tu m'entends, méchant drôle?

Bob se mit à rire débonnairement.

« C'est plaisant ce que vient de dire Votre Honneur, murmura-t-il; le fait est que je vends quelque chose comme cela.

— Tu arrives mal; ta marchandise est en baisse ici... Milord n'en veut plus.

— C'est fâcheux, répartit Bob avec froideur; fâcheux pour sa seigneurie, car pour moi, voyez-vous, M. Paterson, je ne suis pas exposé à garder longtemps cette marchandise, comme vous appelez cela, en magasin.

— Elle est donc bien jolie? demanda l'intendant.

— Un ange!... Et encore je voudrais parier qu'il n'y a pas beaucoup d'anges comme cela. »

M. Paterson haussa une seconde fois les épaules.

« Les maquignons vantent leurs chevaux, dit-il sentencieusement.

— Votre Honneur pourrait la voir...

— A quoi bon?... Milord est blasé, mon pauvre Jack-Lantern.

— Bob-Lantern, s'il plait à Votre Honneur... Ah! milord est... je n'ai pas bien compris.

— Blasé!... Tu ne saisis pas?... C'est un mot qui nous vient de France, comme les vins frelatés et les petites couteaux de deux pence... il veut dire... ma foi! c'est difficile à expliquer, honnête Jack...

— Bob, s'il plait à Votre Honneur.

— Honnête Bob... c'est difficile... Dis-moi, as-tu quelquefois mangé plus de tranches de bœuf rôti que ton estomac n'en pouvait contenir?

— Rarement, Votre Honneur, la vie est si durement chère!...

— Enfin cela t'est arrivé une fois ou cent fois, peu importe... eh bien, ce jour-là tu étais blasé sur le bœuf.

— C'est-à-dire que je n'en voulais plus.

— Juste... milord ne veut plus d'anges.

— Parce qu'il en a trop consommé... je conçois cela... mais à ce compte ma femme Tempérance devrait être depuis longtemps blasée sur le gin... Quant à ce qui est de milord, c'est grand dommage pour sa seigneurie... Fâché d'avoir dérangé pour rien Votre Honneur.

Lantern salua bien bas et prit le chemin de la porte. Au moment où il touchait le seuil, la voix de M. Paterson l'arrêta.

« Quel âge a-t-elle? demanda celui-ci d'un air qui voulait être négligent.

— Quelque chose comme dix-sept ans... peut-être dix-huit ans... Ah! Votre Honneur, c'est frais comme une cerise, c'est élané comme une baguette de saule, c'est gracieux, c'est gentil, c'est blond, c'est modeste...

— Ta, ta, ta, ta! interrompit l'intendant; où demeure-t-elle?

— Ceci fait partie de ce qu'on m'achète, répondit Lantern avec un ignoble sourire; la rue et le numéro, c'est la moitié de la chose... et d'ailleurs, milord est... je ne me souviens pas du mot, mais je sais que sa seigneurie est comme moi quand j'ai mangé trop de tranches de bœuf... elle n'a plus d'appétit.

— Écoute, honnête John, reprit Paterson.

— Bob, s'il plait à Votre Honneur.

— Jack, Bob ou John, tout cela me plait, mon garçon; mais ne m'interromps plus... on pourrait tenter un dernier essai... si elle est aussi charmante que tu le dis...

— Mille fois plus charmante!

— Peut-être que milord ne pourrait la voir sans l'aimer.

— Je veux que Dieu me damne s'il le pourrait, Votre Honneur.

— Il faut essayer.

— C'est mon avis.

— Aussi bien, depuis que milord a changé de vie, mon crédit se perd. Croirais-tu bien honnête Jack, que sa seigneurie m'a demandé l'autre jour quelques explications sur ses affaires. »

Bob prit un air profondément stupéfait.

« Est-ce bien possible ? dit-il sans rire.

— Ce n'est que trop vrai... Il est temps de le remettre en sa route. Je verrai cette jeune fille.

— A la bonne heure !

— Je la verrai demain.

— Quand Votre Honneur voudra.

— Que te faut-il ? »

Bob revint vers le foyer et mit son coude sur la tablette de la cheminée.

« Je vous dirai son nom, je vous dirai son adresse, et vous me compterez trente souverains d'or, répondit-il.

— Tu es fou, digne John ! s'écria l'intendant. Trente souverains pour une adresse !

— Et un nom... le nom et l'adresse de la

plus jolie miss de Londres. Que faut-il de plus ? Votre Honneur n'a-t-il pas de l'argent pour faire le reste ?

— Mais trente souverains ?

— C'est pour rien... Quand vous l'aurez vue, vous direz : Ce pauvre Bob-Lantern est un sot. Cela vaut cent guinées.

— Tout autre que toi aurait pu rencontrer cette jeune miss.

— Londres est grand. Si Votre Honneur veut chercher, je ne m'y oppose pas. »

M. Paterson réfléchit un instant, puis il se leva sans mot dire et se dirigea vers son secrétaire. Bob le suivit d'un regard avide.

L'intendant ouvrit un des tiroirs et compta lentement trente souverains d'or.

« C'est cher, murmura-t-il, mais ce drôle ne m'a jamais trompé. C'est le plus fin limier de Londres pour ces sortes de choses... Et puis, en définitive, c'est milord qui paye... approche ici, continua-t-il tout haut : si tu me trompes !... »

— Allons donc ! interrompit Bob ; Votre Honneur se moque ; je ne voudrais pas, pour si peu, perdre une pratique comme lui.

— Prends cela ! »

Bob ne se le fit point répéter. Il saisit l'or et

le fit disparaître comme par enchantement dans une de ses vastes poches.

« Anna Mac-Farlane, dit-il ensuite à voix basse, tandis que Paterson écrivait sous sa dictée, 52, Cornhill, vis-à-vis de Finch-lane; deux sœurs, une vieille tante ou mère... un blanc-bec qui doit être un frère ou un cousin.

— Je n'aime pas le blanc-bec ! grommela l'intendant.

— Ça gêne, mais... au besoin... j'entreprends aussi ces sortes d'affaires. »

Lantern avait fait un geste atroce, à la signification duquel on ne pouvait point se méprendre. M. Paterson le regarda en face et se prit à rire.

« Tu dois amasser des millions, digne Jack ! dit-il après un silence.

— Moi !... la vie est durement chère, Votre Honneur ; je n'ai pas un penny vaillant outre les trente souverains que je viens de recevoir... Adieu, Votre Honneur, et merci ! je reviendrai dans quinze jours voir si l'on a besoin de moi... à moins que le blanc-bec ne vous offusque par trop.

— Reviens demain, » dit Paterson.

Bob fit un signe affirmatif et sortit. Les fermiers, les fournisseurs et les maquignons le re-

gardèrent passer avec une hargneuse envie. Lui sortit en les saluant humblement.

Quand il fut parti, la sonnette de l'intendant se fit entendre, et un valet vint annoncer aux patients de l'antichambre que Son Honneur ne recevrait plus que le lendemain.

Bob reprit intrépidement sa course ; mais comme il était quatre heures après midi et que la nuit de Londres commençait, il eut soin de tenir sa main sur la poche qui renfermait ses trente souverains.

« Voilà une bonne affaire ! se disait-il ; je donnerai six pences à Tempérance. »

Un monsieur bien couvert lui barra le trottoir, au moment où il retournait vers Finch-lane ; Bob voulut passer à droite ou à gauche ; mais le monsieur l'arrêta d'un geste et lui dit avec un fort accent français :

« Mon ami, l'église Saint-Paul ?

— C'est une belle église, répondit froidement Lantern.

— Pourriez-vous m'en indiquer la route ?

— Eh ! eh ! dit Bob, c'est malaisé ; mais pour deux schellings je le ferais.

— Deux schellings ; se récria le Français ; pour un mot !...

— Allons, je le ferai pour un schelling, puisque vous n'êtes pas un Russe, monsieur le Français... »

Bob tendit la main. L'étranger y mit un schelling en grondant quelque parole peu flatteuse touchant l'hospitalité anglaise.

« C'est bon, dit Bob... Eh bien, milord, ne changez point de chemin, faites cent pas tout droit devant vous et vous rencontrerez le portail de Saint-Paul.

— J'y allais donc ? demanda le Français.

— Directement, milord. »

Bob passa de côté et se jeta dans la foule, laissant le Français partagé entre l'étonnement et le dépit.

« Maintenant, se dit Bob, irai-je chez le blanc-bec lui vendre le nom de M. Edward ?... Non. Il faut laisser aller les choses. Cela le mettrait en défiance et pourrait empêcher l'affaire de marcher convenablement... Ah ! ah ! ah ! le bon marché qu'a fait M. Paterson ! M. Edward lui soufflera la belle avant qu'il ait le temps de dire zest ! Cela le regarde. »

En conséquence, Bob ne poursuivit point sa route vers Finch-lane. Comme il n'était pas encore l'heure de se coucher, il voulut utiliser le reste de sa journée. Bob était un effréné travailleur.

« Ce soir, pensa-t-il, j'irai voir mes amis de la résurrection... Leur besogne est durement désagréable, et ça n'est pas payé... Mais il faut bien gagner son pauvre pain... Dieu me damne ! le temps est bon pour mendier ce soir. Le brouillard est chaud et les vieilles femmes sortent de leur trou... Attention aux policemen ! »

Bob, en finissant ces mots, fit un haut-le-corps qui disloqua entièrement son torse et lui donna l'aspect le plus misérable que gueux puisse désirer. L'une de ses épaules se haussa tandis que l'autre s'effaçait ; son bras gauche, tordu et retourné, joua merveilleusement la paralysie. Sa jambe gauche, volontairement raccourcie, boîta et donna à toute sa personne un mouvement de tangage qui faisait compassion à voir.

Il jeta autour de lui un regard circulaire et cauteleux pour s'assurer que le trottoir était pur de tout agent de police.

Un second regard tria parmi la foule, une vieille dame au grand chapeau noir qui ne pouvait être moins que la veuve d'un patron de barque ou d'un bosseman, décédé au service de l'État.

Bob se traîna vers elle en se balançant comme un sloop battu par la tempête.

« Respectable mistress, murmura-t-il derrière

elle, je n'ai pas mangé depuis cinq jours et demi. »

La dame pressa le pas.

« O bonne mistress ! reprit Bob, ayez compassion d'un malheureux marin qu'une blessure reçue à la mémorable bataille de Trafalgar, sous les yeux du glorieux Nelson, empêche de travailler et réduit au triste métier de mendiant.

— Je n'ai rien, brave homme, dit la dame.

— Hélas ! reprit encore Bob, je tendrai donc encore aujourd'hui en vain cette main qui a touché celle du grand Nelson... »

La dame regarda la main de Bob. Le nom de Nelson est toujours d'un effet puissant sur une oreille anglaise.

« Ayez compassion, bonne mistress, ou je vais mourir à vos pieds sur le pavé ! »

La dame fouilla dans son vaste sac et en retira une couronne qui sans doute devait servir, ce soir, à sa partie de whist. Bob baisa la couronne et promit à la dame les bénédictions de Dieu.

« Milady ! s'écria-t-il en s'attachant aux pas d'une seconde victime qui, selon lui, avait une tournure tory, ne laissez pas périr d'inanition un brave soldat de notre demi-dieu, Sa Grâce le puissant duc de Wellington... J'ai cinquante-trois blessures, noble lady, et Napoléon, Napoléon en

personne, je le jure sur mon salut, m'a brisé la jambe d'un coup de botte forte... »

Milady lui donna un schelling pour s'en débarrasser.

Bob continua ce jeu durant une heure environ avec diverses chances de succès. Il récolta ainsi un certain nombre de couronnes ; mais il empêcha un grand nombre de rebuffades et une demi-douzaine de coups de canne que lui octroya un membre du parlement à pied qu'il avait pris pour un fermier du comté de Galles.

Au moment où il allait quitter la partie, il aperçut une antique mistress dont l'aspect le tenta fortement. Bob ne savait point résister aux tentations de ce genre. Il aborda la vieille dame et commença un poétique récit de la bataille de Trafalgar. Au milieu de son récit il sentit une lourde main se poser sur son épaule.

Bob ne prit point la peine de se retourner. Il connaissait la main des policemen.

Par un mouvement rapide comme l'éclair, il rendit à son torse sa forme accoutumée, et se baissant tout à coup, il fit lâcher prise à l'agent : avant que celui-ci eût pris une attitude de défense, les deux poings de Bob frappèrent en même temps sa poitrine qui sonna comme un tambour.

L'agent tomba dans la boue au grand plaisir des cockneys. Bob s'en alla, le cœur paisible. La soirée s'avavançait. Il possédait bien encore quelques petites industries qu'il mettait en pratique à ses heures de loisir, mais, ce soir, il se sentait pris de tendres pensées à l'endroit de Tempérance, dont les cinq pieds six pouces ne lui avaient jamais semblé si pleins de charmes.

« Je verrai les gens de la résurrection une autre fois, se dit-il. La journée n'a pas été mauvaise et je suis fatigué. Bishop me ferait passer la nuit pour une guinée... Une guinée est quelque chose !... Mais Tempérance m'attend, la pauvre chère belle... je veux que Dieu me damne si je ne donnerais pas dix schellings pour qu'elle ne s'enivrât que six fois par semaine ! »

Bob reprit donc le chemin de Saint-Giles par Holborn; il marchait maintenant le front haut et les mains dans les poches, comme fait tout honnête homme dont la conscience est tranquille et qui a reçu le prix d'un labeur honorable.

XI

MORS FERRO NOSTRA MORS.

M. Frank Perceval ne portait point de titres. Ce n'était point dédain de sa noblesse; c'était au contraire un honnête et fier respect du nom historique de ses aïeux. Aux temps où l'état de gentilhomme donnait puissance et privilèges, il pouvait y avoir quelque grandeur à faire fi de sa naissance et à renier ses droits, mais, en notre siècle où noblesse ne fait plus qu'obliger, il n'y a guère que les lâches et peut-être encore les sots pour affecter le mépris d'une haute origine et jeter bas leur écusson comme on fait

d'un vêtement passé de mode. Frank n'était point de ces gens-là, mais il n'était pas non plus de ceux qui croient ajouter à leur mérite intrinsèque en faisant graver sur leurs cartes de visite les feuilles de persil d'une couronne ducale ou les six rangs de perles fines d'un diadème de baron. Il n'y avait nul méchant et petit orgueil dans la hauteur qu'il mettait à porter bien son nom : Frank était un gentilhomme dans le vrai sens du mot.

Son frère aîné, le comte de Fife, avait hérité de presque toute la fortune paternelle, suivant la loi anglaise. Malgré cet inégal partage, le comte n'était pas assez riche pour servir une pension à son frère déshérité. Il était du reste bien en cour et tenait état de grand seigneur.

Frank était donc forcé de mener une existence modeste, eu égard au train de prince qu'avaient jadis affiché ses ancêtres. Il vivait de son faible patrimoine et d'une part de la fortune de sa mère qui habitait l'Écosse avec la dernière de ses filles, âgée de douze ans. La comtesse douairière de Fife aimait Frank avec une sorte de passion. Il était son enfant préféré, pour lui d'abord, et aussi parce que son caractère, son âge et sa figure, lui rappelaient l'aînée de ses

filles morte malheureusement quelques années auparavant. Cette sœur, miss Harriet Perceval, et Frank, étaient jumeaux.

Frank habitait à Londres Dudley-house, propriété de sa mère, située dans Castle-street, auprès de Cavendish-square. Il avait un seul domestique, outre sa femme de charge, point d'équipages, point de chevaux.

La matinée était déjà fort avancée, lorsque Stephen Mac-Nab passa le seuil de Dudley-house. Il fut reçu par le vieux domestique de Frank.

« Bonjour, vieux Jack, dit notre jeune médecin ; ton maître n'est-il point levé encore ? »

Jack était un digne, discret, honnête, fidèle et dévoué serviteur. Il y aurait eu en lui du Caleb si Frank Perceval eût été dans la position désespérée du maître de Ravenswood. Mais Frank était fort loin de cette magnanime misère dont notre Walter Scott nous a fait un si émouvant tableau. Sa pauvreté, toute relative, eût été pour bien d'autres de l'opulence. Aussi Jack gardait-il une tenue fort respectable ; sa livrée, d'une propreté minutieuse, n'accusait point de trop longs services, et il y avait sur son visage un air de prospérité qui éloignait toute idée de famine.

Il aimait son maître avec passion et ne lui trouvait d'autre défaut que de ne s'appeler point à tout le moins sir Francis Perceval, lui qui était très-honorable, fils de comte, et dont la mère, miss Dudley, descendait des Stuarts et portait écartelé d'Écosse et de Courtenay! Jack eût donné trois années de gages pour déterminer son maître à prendre un titre quelconque qui le dispensât, lui Jack, de dire à tout bout de champ : Son Honneur.

Son Honneur tout court! Tandis que, de l'autre côté de la rue, il y avait un sir Marmaduke Twopenny qui était ancien marchand de goudron et *knight* (1) par contrebande. De sorte que son valet de chambre avait le droit d'écraser le pauvre Jack en disant vingt-deux fois par heure : Son Honneur sir Marmaduke.

Jack était tenté de lui rompre les os, mais il hésitait à se compromettre avec cette noblesse de comptoir. Toute sa vengeance consistait à faire sonner le nom de Twopenny de façon à montrer son incommensurable dédain, et à jurer par les neuf quartiers du grand écusson de Perceval.

(1) Chevalier, digne à vie.

Il connaissait Stephen depuis l'enfance et savait toute l'amitié que lui portait Frank ; à ces causes, il pardonnait un peu au jeune médecin de n'être point noble.

« Votre Honneur va faire bien plaisir à Son Honneur, dit-il en continuant sa besogne et avec une cordialité respectueuse ; Son Honneur parlait souvent de Votre Honneur dans nos voyages... Son Honneur est sorti ce matin de bonne heure, mais si Votre Honneur veut l'attendre, je lui ouvrirai le cabinet de Son Honneur. »

Comme on voit, Jack avait quelque raison de souhaiter un titre à son maître. Cela lui eût réellement épargné une très-énorme quantité de redites. La troisième personne demande impérieusement des distinctions sociales ; il n'y a point d'égalité possible devant la troisième personne.

Stephen se fit introduire dans le cabinet de Frank. C'était une chambre dont la description n'aurait point d'intérêt pour le lecteur. Beaucoup de livres, quelques objets d'art, deux ou trois portraits de famille et un grand écusson à quartiers, portant sur le tout ; les armes propres de Dudley, composaient sa décoration.

Stephen s'assit auprès du feu.

« Rien n'a été changé ici, dit-il en souriant ; voici les auteurs que nous aimons tous deux, le portrait de la pauvre demoiselle Harriet. »

Jack découvrit tristement son front.

« Voici, continua Stephen, la statuette de la duchesse de Berry... Frank est donc toujours un chevalier errant ? »

— Je voudrais qu'il fût au moins chevalier, répondit Jack.

— Voici le grand écusson de Perceval.

— Plairait-il à Votre Honneur que je le lui blasonne ? » interrompit vivement le vieux valet.

Et sans attendre la réponse de Stephen, il commença d'une voix rapide et monotone cette explication technique, si souvent entendue que les mots s'en étaient gravés un à un dans sa mémoire :

« Il est, s'il plaît à Votre Honneur, parti de trois traits, coupé de deux : au premier, de Fairfax : burellé d'or et de sable au lion d'argent brochante sur le tout ; au deuxième, d'Argyle : d'argent à la nef d'azur équipée et ramée de même ; au troisième, d'Errol : d'argent à trois écus de gueules ; au quatrième de Dudley-Stuart : contre-écartelé au premier et quatrième d'argent à la face échiquetée d'argent et d'azur de trois

tires, qui est Stuart ; aux deuxième et troisième, d'or à trois tourteaux de gueules, qui est Courtenay, et, sur le tout, échiqueté d'argent et d'azur de douze pièces à la bande d'hermine, qui est Dudley ; au cinquième, de Douglas : d'argent au cœur sanglant de gueules, au chef d'azur, chargé de trois étoiles d'argent ; au sixième... »

Stephen bâilla et poussa un long soupir.

« J'ennuie Votre Honneur ? demanda timidement Jack ; il n'y a plus que quatre quartiers et l'écusson en abîme.

— Tu me les décriras une autre fois, mon vieux Jack, dit Stephen.

— Je serai toujours aux ordres de Votre Honneur. »

Jack répondit cela, mais il ajouta à part soi : « On voit bien que Son Honneur n'est pas nobleman ! »

« Ton maître avait donc emporté ses armes ? reprit Stephen, qui voulait poursuivre l'entretien afin de ne point froisser le bon vieux valet.

— Certes, Son Honneur avait emporté ses pistolets de voyage...

— Je ne vois plus son épée...

— Votre Honneur se trompe, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi.

— Sa boîte de combat aussi n'est plus à sa place, » poursuivit Stephen.

Jack pâlit et trembla.

« C'est vrai, balbutia-t-il; Votre Honneur a raison... Que Dieu ait pitié de nous!

— Que veux-tu dire? s'écria Stephen en se levant.

— Son Honneur est sorti de grand matin, répondit Jack d'une voix étouffée; si matin que j'étais encore au lit... Je ne l'ai pas vu... Il a emporté son épée... sa boîte de combat...

— Un duel!... interrompit Stephen.

— Et Son Honneur n'est pas encore revenu! » dit le vieux valet qui tomba faible sur un fauteuil. Stephen se prit à parcourir la chambre à grands pas.

« Un duel! répéta-t-il avec agitation; arrivé d'hier!... un duel ce matin!... Voilà qui est étrange!... Mais peut-être n'est-ce qu'une querelle sans importance qui n'aura pas de suites... »

Jack secoua lentement sa tête grise.

« Tout ce qui touche à l'honneur des Perceval a de l'importance, dit-il, et mon maître n'est pas de ceux qui prennent leurs armes pour ne s'en point servir... et midi va sonner!... et il est parti depuis sept heures!... »

Il mit son front entre ses mains.

« Mon Dieu! mon Dieu! murmura-t-il, vous ne permettrez pas que le vieux Jack voie cela!

— Mon pauvre Jack; reprit Stephen, qui tâchait de se rassurer lui-même, nous nous alarmons à tort. Frank n'a pu avoir de querelle sérieuse depuis hier.

— Son Honneur n'a vu personne et n'est sorti que pour aller au bal de lord Trevor...

— Lord Trevor! » s'écria Stephen frappé d'un trait de lumière.

Puis il ajouta avec accablement :

« Le marquis de Rio-Santo! »

Jack le regardait sans comprendre.

« Le marquis, répéta-t-il avec dédain, le marquis de Rio-Santo! Tous ces étrangers sont marquis pour le moins; ils se croiraient déshonorés de n'être que baronnets... Son Honneur ne connaît pas ce marquis-là, Votre Honneur.

— Rio-Santo! dit encore Stephen; ils se seront trouvés en présence... Et où s'informer? bon Dieu! où savoir?...

— Où courir! ajouta Jack; par pitié, Votre Honneur, ayez compassion d'un pauvre vieillard. Je n'ai point compris vos paroles, mais j'ai cru deviner... Oh! si vous savez où est mon maître,

dites-le-moi... Je courrai, dussé-je succomber en chemin, j'essaierai de lui porter secours... Mon maître! poursuivit-il en joignant les mains et avec des larmes dans les yeux; mon petit Francis, que j'ai porté dans mes bras, que j'ai bercé, que j'aime!»

Stephen, dont l'inquiétude personnelle s'augmentait du désespoir du vieux Jack, s'approcha de la fenêtre et souleva machinalement le rideau.

Une voiture débouchait en ce moment à l'angle de Regent-street.

« Hélas! poursuivit Jack, il y a comme une fatalité sur la noble maison... Presque tous les Perceval sont morts en duel de père en fils... et la devise qui entoure leur écu semble une éternelle et sanglante menace... »

Stephen tourna la tête pour lire la devise.

« *Mors ferro nostra mors!* » murmura-t-il. (La mort par le fer est notre mort.)

Il est des instants où l'âme, malade, accueille sans combattre les plus superstitieux pressentiments. Stephen détourna les yeux de la devise avec horreur. Il lui sembla voir du sang sur les brillants émaux du grand écusson; il lui sembla voir perler des larmes sous l'austère prunelle des

nobles lords dont les portraits tapissaient le cabinet.

« *Mors ferro nostra mors!* répéta lentement le vieux Jack. La dernière fois que j'entendis prononcer ces mots latins, ce fut de la bouche du père de Son Honneur, feu le comte de Fife. Dieu ait l'âme de sa seigneurie! Il les prononçait, Votre Honneur, en accompagnant le cercueil de l'ainé de ses fils, mort en combat singulier. »

Stephen n'entendait pas.

La voiture s'était arrêtée devant le perron de Dudley-house. Deux hommes inconnus descendirent, qui, aidés du cocher, soulevèrent un objet inerte, étendu sur l'une des banquettes du fiacre.

Stephen poussa un cri déchirant.

« Frank! mon pauvre Frank! » s'écria-t-il en s'élançant au dehors.

Le vieux Jack se précipita vers la fenêtre et jeta en bas son regard.

« Son Honneur! murmura-t-il en tombant lourdement à la renverse : *mors ferro nostra mors.* »

Il était évanoui.

Lorsqu'il recouvra ses sens, il gisait à la place même où il était tombé. Nul n'avait songé à le relever.

Il parcourut la chambre d'un regard terne et stupide. La chambre était déserte.

Le souvenir de ce qui s'était passé tournait confusément autour de sa mémoire et n'y voulait point entrer. Il avait la vague conscience d'un affreux et récent malheur ; mais il ne pouvait pas, il ne voulait pas peut-être éclairer ces propices ténèbres de son intelligence, parce qu'il sentait que la lumière y réveillerait trop de douleurs engourdies.

Tandis qu'il fuyait ainsi toute explication avec soi-même, ses yeux tombèrent sur l'écusson à quartiers, autour duquel courait la devise latine des Perceval. Ce fut un coup de foudre qui le frappa au cœur.

« Son Honneur, dit-il en un cri déchirant : un duel... du sang!... J'ai vu le cadavre de Frank Perceval!... »

— Chut ! fit une voix inconnue à la porte qui s'entre-bâilla ; sur votre vie, taisez-vous ? »

La porte se referma.

Jack se mit sur ses genoux et rampa jusqu'au seuil.

« On n'entend rien, murmura-t-il en collant son oreille aux jointures de la porte : rien ! Que se passe-t-il ? mon Dieu!... Est-il vivant?... est-il?... »

Jack n'eut point la force d'achever sa pensée.

Un faible bruit se fit dans la chambre voisine. C'était comme un grincement de deux morceaux d'acier qu'on frotte doucement l'un contre l'autre.

Jack se redressa et colla son œil à la serrure.

Il vit au milieu de la chambre le lit de son maître, qu'on avait retiré de l'alcôve pour avoir plus de jour. Sur le lit, Frank Perceval était étendu sans mouvement, les yeux clos, le visage livide, les membres affaissés comme sont les membres d'un cadavre.

Ça et là, sur le sol, il y avait, épars, des linges tachés de sang.

Auprès de la fenêtre, Stephen Mac-Nab, assis, pâle et la tête penchée, se voilait le visage de ses deux mains.

Des deux côtés du lit, deux inconnus se tenaient debout : l'un, vêtu de noir, aux traits de marbre, impassibles et mornes, tenait le poignet de Frank ; l'autre avait retroussé ses manches. Ses mains pleines de sang tenaient un long instrument d'acier, dont le bout disparaissait sous la chemise rougie du pauvre Frank. Ce deuxième personnage n'était pas moins impassible que le premier. C'était lui qui avait entr'ouvert la porte pour ordonner le silence.

Jack ne respirait pas. Toute sa vie s'était concentrée dans sa faculté de voir.

L'homme habillé de noir, qui était sans nul doute un médecin, continuait de tâter le pouls de Frank. L'autre inconnu, l'aide du premier, suivant toute apparence, introduisait sa sonde, palpait, tâtait et secouait la tête d'un air d'incertitude.

Il prononça quelques mots que Jack ne put entendre. L'homme noir y répondit par un haussement d'épaules accompagné d'un sourire étrange.

« Qu'a-t-il dit? se demanda le pauvre Jack, et que signifie ce sourire?... Est-ce un présage de salut?... »

L'aide, à ce moment, retira la sonde ensanglantée et mesura froidement la profondeur de la blessure.

Jack n'y pouvait plus tenir. Il fit jouer doucement le pêne. La porte s'entr'ouvrit. Les deux inconnus n'y prirent pas garde. Jack put entendre, mais il ne pouvait plus voir.

XII

LA FIOLE.

Ce fut l'aide qui parla le premier.

« Une demi-ligne de plus, dit-il à voix basse, l'artère bronchiale était attaquée.

— Une demi-ligne! répéta l'homme noir du même ton; êtes-vous bien sûr, Rowley, que l'artère n'est pas touchée? »

Un instant de silence suivit ces paroles. Jack, qui n'entendait plus rien, voulut recommencer à voir et colla de nouveau son œil au trou de la serrure.

L'aide avait passé à son patron sa sonde ensanglantée. Sa main droite s'était introduite sous les revers de son habit. De l'autre main il tenait un paquet de charpie.

« De la charpie ! pensa le pauvre Jack , dont un long soupir souleva la poitrine oppressée ; ils espèrent donc le sauver ! »

Il n'avait rien compris à l'entretien technique des deux praticiens , mais son sens droit et sain lui disait qu'un remède appliqué est déjà un gage d'espoir : on ne soigne que les vivants.

Il regardait toujours.

L'aide-chirurgien , avant de retirer la main qui se cachait sous les larges revers de son frac , jeta un coup d'œil cauteleux du côté de Stephen Mac-Nab , qui demeurait toujours immobile et comme insensible. D'un signe de tête il le désigna au médecin. Celui-ci se fit un garde-vue de sa main pour examiner Stephen avec attention.

Ce double mouvement étonna le vieux Jack. Pourquoi cette défiance ? pourquoi ces précautions ?...

Le docteur laissa retomber sa main et ouvrit la bouche pour parler. Jack remit son oreille à l'ouverture de la porte.

« Ce jeune homme ne voit rien , dit le docteur

à voix basse ; faites ce que je vous ai ordonné. »
Nouveau silence.

Lorsque Jack , de plus en plus intrigué , essaya de regarder encore par la serrure , il vit l'aide tirer de son sein une petite fiole dont il fit tourner prestement le bouchon de cristal. Il l'approcha de la charpie ; mais , avant d'imbiber cette dernière , il jeta encore un regard vers Stephen.

Un regard tel , que le cœur de Jack bondit dans sa poitrine.

Stephen ne bougea pas. Le docteur fit un geste d'impérieux commandement. Rowley versa une goutte du contenu de la fiole sur la charpie.

A ce moment , Stephen fit un mouvement.

Rowley trembla et pâlit. Au lieu d'appliquer la charpie sur la plaie , il la fit tomber à terre et la couvrit de son pied.

Ce terrible soupçon , qui grandissait depuis quelques secondes dans le cerveau de Jack , éclata tout à coup et se fit certitude. Il chercha des yeux une arme , et , apercevant un dirk écossais suspendu à la muraille , il s'en empara , poussa la porte et s'élança dans la chambre où gisait son maître.

« Votre Honneur ! M. Stephen ! s'écria-t-il , vous ne voyez pas ce qui se passe ici !

— Silence ! dit Rowley avec force gestes et en montrant le blessé.

— Silence, toi-même, répondit Jack, misérable assassin... J'étais là. » Il montrait la porte. « J'ai tout vu ! »

Rowley fit instinctivement un pas vers la porte.

« Cet homme est-il un fou ? demanda le docteur en s'adressant à Stephen ; faites-le sortir, monsieur, ou je ne répons plus de la vie du très-honorable M. Frank Perceval. »

Stephen s'était levé. Il regardait tour à tour Jack et Rowley qui avait réussi à reprendre son sang-froid.

« Taisez-vous, Jack ! dit-il enfin ; et vous, docteur, au nom de Dieu ! achevez ce pansement, qui, je le crains, a été déjà trop retardé. »

Jack se mit entre son maître et le docteur.

« Votre Honneur, dit-il d'un ton respectueux mais ferme en s'adressant à Stephen, je respecte vos ordres parce que vous êtes l'ami de Perceval, mais cet homme ne touchera plus mon maître ; j'en jure par notre grand écusson.

— Ce valet est fou, répéta le médecin avec froideur. Il tue le très-honorable gentleman en retardant nos soins, aussi positivement que s'il

lui donnait au cœur un coup du poignard qu'il tient à la main. »

Jack trembla de la tête aux pieds. Une sueur froide perça la peau de son crâne sous les mèches rares de ses cheveux gris, mais il ne bougea pas.

« J'ai vu..., dit-il d'une voix basse et profonde. Ne doutez pas de ce que je vais dire, M. Mac-Nab, car je jure sur le souvenir de mon père mort, et je n'ai jamais menti... Un assassinat vient d'être tenté... ici... à l'instant... en votre présence... un assassinat sur un homme à l'agonie... oh ! je l'ai vu, vous dis-je ! ces hommes ont voulu tuer Perceval ! »

Stephen attachait sur le docteur Moore un regard profond et scrutateur.

« Ce domestique est le plus digne homme que je connaisse, monsieur, dit-il ; d'un autre côté, je sais que le docteur Moore est l'un des plus illustres membres de Royal-college, et je m'incline devant son profond savoir et ses précieuses lumières... mais ce gentleman est mon meilleur ami... pardonnez donc mes doutes bizarres et souffrez que je vous serve d'aide dans le pansement que vous allez continuer : je suis licencié d'Oxford, monsieur. »

Stephen retroussa vivement ses manches.

« Votre Honneur, dit Jack, prenez garde !... »

Il s'approcha vivement du jeune homme et lui dit quelques mots à l'oreille.

Pendant qu'il parlait ainsi tout bas, Rowley se baissa doucement et ramassa la charpie qui était sous son pied.

Puis il regarda le docteur. Celui-ci remua imperceptiblement les prunelles. Rowley comprit et s'esquiva.

« C'est impossible ! dit Stephen, répondant à la confiance du vieux valet.

— Impossible, Votre Honneur !... eh bien ! dussé-je fouiller le drôle jusqu'à la peau, je retrouverai cette fiole... »

Il se retourna vers Rowley ; Stephen l'imita. Ce fut alors seulement qu'ils s'aperçurent de sa fuite.

« Eh bien ! Votre Honneur, s'écria Jack ; me croyez-vous maintenant ? »

Stephen attachait sur le docteur son œil perçant et sévère.

Le docteur Moore s'était croisé les bras sur la poitrine et demeurait immobile, suivant toute cette scène d'un calme et dédaigneux regard.

C'était un homme de quarante ans environ,

d'une grande et riche taille. Son front demi-chauve avait de la hauteur et de l'intelligence. Son œil perçant et profond savait prendre à l'occasion un regard digne et ferme, mais il glissait aussi parfois, cauteleux et perfidement investigateur, entre les lignes rapprochées de ses longues paupières. L'ovale de son visage, trop évidé aux tempes, trop renflé à la mâchoire, avait un peu cette apparence piriforme qui, suivant les grands physionomistes Lavater et Gall, dénote l'astuce et la fausseté. Son nez droit, et dont la base se relevait perpendiculairement au plan de la lèvre supérieure, n'était séparé de la bouche que par un intervalle étroit et blême. La bouche elle-même rentrait en faisant ressortir la disgracieuse éminence d'un menton *en galoche* (1). En somme, la partie inférieure de sa figure en déparait la partie supérieure, et son ensemble n'était point de ceux qui gagnent le cœur ou inspirent la confiance.

Le docteur Moore était l'un des plus influents et l'un des plus recommandables membres de Royal-college. Sa réputation était immense et le mettait à coup sûr au-dessus de tout soupçon. Dans le premier moment qui avait suivi l'entrée

(1) Ces mots sont en français dans le texte.

de Frank, Stephen, frappé au cœur, et qui eût sans doute combattu son affaîssement moral si la présence du docteur Moore ne lui avait été un gage suffisant que tout ce qui pouvait être tenté le serait habilement et à propos, avait cédé à la douleur, et fait comme ces joueurs qui ferment les yeux pour ne les rouvrir que lorsque la fortune aura décidé. Il avait eu, nous l'avons vu, un rude réveil.

Ce que nous venons de raconter, du reste, en beaucoup de lignes s'était passé en bien peu de minutes; lorsque Rowley, chassé, passa la porte de Dudley-house, il n'y avait pas la huitième partie d'une heure qu'il y était entré.

C'était donc, en tout, dix minutes de perdues pour le pansement de Frank Perceval.

« Monsieur le docteur, dit Stephen dont le sang-froid naturel luttait victorieusement contre son indignation, ce digne serviteur n'est point un fou... Il a bien vu, monsieur... la fuite de ce misérable en dit assez.

— Prétendez-vous m'accuser, monsieur?

— Ne perdons pas le temps en vaines paroles, s'il vous plaît... Je prétends que vous opérerez sur-le-champ le pansement de Frank Perceval... sur-le-champ, entendez-vous?...

— Sur-le-champ! répéta M. Moore. Ceci ressemble à un ordre, monsieur.

— C'en est un, » prononça Stephen avec fermeté.

Les sourcils du docteur se froncèrent. Il recula d'un pas. Ses mains se plongèrent d'instinct dans les vastes poches de son frac noir. Toute sa personne prit un menaçant aspect.

Puis tout à coup son front se rasséréna, tandis qu'un sourire amer descendait sur sa lèvre.

« M. le licencié d'Oxford, dit-il avec une gaieté forcée, préparez les bandages et la charpie... Je suis prêt à panser ce gentleman. »

L'opération commença aussitôt.

Ce fut un singulier pansement que celui-là. M. Moore, dominé sans cesse par le regard expert de son jeune confrère, y déploya toutes les ressources de la pratique chirurgicale qui avaient tant contribué à mettre sa renommée au-dessus des réputations rivales.

Il opérait rapidement, sûrement, et mettait une sorte d'ostentation à n'omettre aucun des détails commandés par la clinique en pareilles occurrences.

Stephen, tout en exécutant ses ordres avec une minutieuse ponctualité, suivait chacun de ses

mouvements d'un œil plein de sollicitude, ce dont le docteur essayait de se venger en gardant son sourire railleur et amer.

Derrière lui se tenait Jack. Le vieux valet n'avait point mis bas ses inquiétudes. Il tenait toujours son dirk à la main, et son œil interrogeait incessamment la physionomie de Stephen.

Il attendait, prêt à frapper sans miséricorde, au moindre signe du médecin. Point de pitié à espérer de lui. On pourrait même affirmer, sans crainte de s'avancer trop, qu'il eût été charmé de trouver le docteur en faute pour avoir occasion de venger le lâche assassinat tenté sur Percéval mourant. Son front si bienveillant, si candide d'ordinaire, s'était ridé jusqu'à la naissance des derniers cheveux qui tenaient encore à la partie postérieure de son crâne. Ses yeux bleus, si bons, si soumis, avaient maintenant une expression d'impitoyable détermination, et scintillaient durement sous ses sourcils froncés. Il n'y avait plus de courtois sourire à sa lèvre; sa taille, courbée par l'habitude et par l'âge, s'était vaillamment redressée. Il était fort, en un mot, et résolu, et jeune !

Le docteur lui tournait le dos, mais voyait parfaitement son image réfléchie dans une glace.

Peut-être cette menace vivante contribuait-elle à donner une précision mathématique à ses mouvements.

Pourtant, à mesure que l'opération avançait, le cœur du vieux Jack s'amollissait sensiblement. Il gardait encore son apparence terrible, mais, au fond de l'âme, il redevenait lui-même.

Lorsque Frank Perceval ouvrit pour la première fois les yeux, les sourcils de Jack se détendirent; l'éclair de son œil se voila sous une larme et ne revint plus.

Sa main serrait maintenant le manche du poignard sans colère. Il ne voyait plus dans M. Moore l'assassin, mais le sauveur.

Et il aimait tant Son Honneur, M. Frank Perceval !

Le pansement achevé, un fugitif incarnat revint aux lèvres blanchies du blessé. Jack se prit à rire sous ses larmes et le dirk tomba de ses mains.

« Que Dieu vous bénisse ! murmura-t-il derrière le docteur Moore ; et que Dieu me pardonne si je me suis trompé tout à l'heure en vous accusant ! »

Le docteur ne daigna ni se retourner ni lui répondre.

« Ce gentleman est sauvé, dit-il à Stephen. En des mains inexpérimentées, sa blessure aurait pu devenir mortelle, mais, à cette heure, toutes précautions humaines possibles sont prises... Je réponds de lui. »

Stephen s'inclina et choisit dans son portefeuille une bank-note de cinq livres qu'il présenta au docteur.

M. Moore repoussa ce salaire sans affectation.

« Je n'ai plus rien à faire ici, dit-il en prenant sa canne et ses gants; je suppose, monsieur, qu'il ne vous plait pas de me retenir davantage? »

— Vous êtes libre, monsieur, répondit Stephen.

— Fort bien! » répliqua M. Moore en se dirigeant vers la porte.

Il s'arrêta au moment de franchir le seuil, mit de nouveau ses deux mains dans les larges poches de son habit noir, et se retourna.

« Maintenant vous me proclamez *libre*, reprit-il en appuyant sur ce dernier mot; je veux bien vous faire savoir, mon jeune maître, que je l'ai toujours été... Dans notre profession, vous pourriez le reconnaître plus tard, on est souvent exposé à de périlleux guet-apens. Il est de la prudence

la plus élémentaire de ne se laisser jamais prendre au dépourvu. »

Le docteur sortit de ses poches ses deux mains dont chacune tenait par la crosse un fort pistolet.

« Ce sont là, poursuivit-il, des arguments qu'Oxford n'apprend point, mais que Londres enseigne, mon jeune maître. Je n'en connais point de plus péremptoires... Comme vous voyez, j'avais amplement de quoi vous forcer à me livrer passage, et ne pouvais craindre beaucoup le coutelas rouillé de votre vieux highlander... Mais je n'ai pas voulu sortir d'ici sans opposer à un soupçon insensé une preuve matérielle de ma loyauté... J'ai sauvé ce gentleman parce que tel était mon bon plaisir. »

Il remit ses pistolets à leur place.

« Et maintenant, adieu, mon jeune maître, dit-il encore. Vous vous êtes fait en moi aujourd'hui un ennemi mortel... En ma vie, je n'ai rien oublié, je n'ai rien pardonné jamais... et je me suis vengé toujours. »

La porte s'ouvrit, puis se referma sur le docteur Moore.

Stephen avait écouté froidement la première partie du discours du médecin. A la menace en-

fermée dans ses dernières paroles, il ne répondit que par un calme et silencieux salut.

Jack n'avait eu garde de donner attention à cet incident. Il s'était agenouillé auprès du lit de son maître, et baisait ses mains froides en pleurant.

Stephen revint, lui aussi, vers le lit de Frank Perceval.

« Que croire ? murmura-t-il. Un assassinat peut-il être raisonnablement supposé?... Dans quel but?... Et surtout lorsque l'assassin est le docteur Moore... Jack ! es-tu bien sûr d'avoir vu ?... »

— Sûr comme je vous vois, Votre Honneur, répondit Jack en se levant ; le bigand tenait d'une main la petite bouteille, de l'autre la charpie... Sur un geste de ce docteur, qui est peut-être un brave homme après tout, le coquin d'apothicaire a mouillé la charpie. Alors vous avez bougé ; l'apothicaire a caché la fiole... le diable sait où... et jeté à terre la charpie qu'il a couverte de son pied... Tenez ! elle doit être là encore. »

Jack fit le tour du lit. Stephen le suivit.

« Non, reprit le vieux valet ; la charpie a disparu, mais on voit encore la marque... »

— La marque?... interrompit Stephen ; où ? »

Jack lui montra une trace humide et large comme un schelling produite par la pression du pied de Rowley sur la charpie mouillée.

Stephen se jeta vivement sur ses genoux pour examiner cette trace. En se baissant, il aperçut sous le lit une fiole microscopique dont il se saisit.

« La voilà ! voilà la fiole ! » s'écria le vieux Jack.

Stephen la déboucha et l'approcha de ses narines. Elle contenait de l'acide prussique.

XIII

LE PETIT LEVER.

Lady Ophélie Barnwood , comtesse de Derby , s'éveilla le lendemain du bal de Trevor-house , longtemps après le milieu du jour. Ses traits délicats portaient la trace des fatigues de la veille; ses yeux lassés ne voulaient point s'ouvrir , et les souvenirs de la fête voltigeaient confusément autour de son intelligence engourdie.

Il faisait froid , malgré un grand feu qui rougissait de sa lueur ardente le demi-jour de la chambre à coucher.

Lady Ophélie, au lieu de se lever, se coula, frissonnante, au plus profond de ses couvertures et voulut rappeler le sommeil.

Mais il est une heure où le sommeil fatigue, où le contact des draps agace les nerfs, une heure où il faut être debout, et agir, et vivre.

Cette heure était depuis longtemps sonnée. Au lieu du sommeil appelé vinrent d'importunes pensées qu'on ne désirait point, des souvenirs, des regrets, des remords...

Elle vit passer devant elle comme en un mouvant tableau sa fraîche vie de jeune fille. Elle se vit alors que sa beauté, vierge comme son âme éclipsait toutes beautés rivales; elle frémit d'aise à la pensée de ces doux triomphes de coquetterie enfantine qui sèment de fleurs le sol sous les pieds de la jeune et jolie miss entrant dans le monde; elle sourit à ses jeunes amours, si tendres, si rêveurs, si timides, et si vite évanouis!

Elle se vit ensuite s'asseyant pour la première fois sur les soyeux coussins de l'équipage conjugal. Elle était lady, elle était comtesse. La fameuse devise : *Honni soit qui mal y pense!* courait autour de son écusson; elle avait des égales et point de supérieures.

Puis elle se vit dans les premiers mois du

veuvage, du veuvage qui met une perle de plus à la couronne de toute jeune femme. Comme elle était enviée, adulée, détestée!... Comme elle était heureuse!

Puis encore, elle se vit faible, tremblante, vaincue, et plus heureuse mille fois que tout à l'heure. Elle aimait. Elle aimait pour la première fois, à vingt-cinq ans, l'âge où l'amour unit l'énergie à la tendresse, à l'âge où l'on soupire encore, mais où les soupirs brûlent, à l'âge ardent et fort où l'âme et le corps rivalisent dans la plénitude de leur vigueur... Elle se vit passionnée, jalouse, subjuguée, et un vague ressentiment de jouissance passée fit battre son cœur et souleva son sein. Comme elles coulaient vite ces heures de volupté discrète! comme cette solitude partagée était pleine; comme ce silence rompu seulement par une voix amie était harmonieux et doux!

Hélas! les heures maintenant passaient tristes et lourdes, sa solitude était vide, le silence était mortel.

Solitude et silence pesaient sur l'âme comme un fardeau de plomb. Le bonheur avait fui. Tout était morne maintenant, morne et maussade, et fastidieux, et repoussant. L'ennui, ce

hideux cauchemar, planait dans l'atmosphère...

Lady Ophélie repoussa brusquement ses couvertures, sauta hors de son lit et mit ses petits pieds dans ses mules de satin.

Elle n'en avait peut-être jamais tant fait sans le secours de sa femme de chambre. Saisie tout à coup par le froid, elle passa hâtivement sa robe du matin (*morning gown*) et se réfugia dans un vaste fauteuil qui lui ouvrait ses bras rembourrés au coin de la cheminée.

Autre souvenir.

Naguère, à ce même moment, un coup discret était frappé à la porte extérieure de Barnwood-house. La femme de chambre, en entrant, annonçait que « milord attendait au salon. » Milord, c'était l'homme aimé, l'homme qu'on regrettait maintenant avec amertume et détresse : le marquis de Rio-Santo.

Hélas ! hélas ! tout était donc fini !

Ophélie tendit la main pour atteindre la sonnette. Au moment où son doigt touchait le cordon, un coup de marteau retentit à la porte extérieure ; Ophélie se redressa tout à coup. Un éclair jaillit de son œil ; un rayon d'espoir joyeux illumina son front.

« Si c'était lui ! » pensa-t-elle.

Mais cette espérance dura peu. Ophélie se souvint tout à coup des événements de la veille. Ses traits se rembrunirent de nouveau.

« C'est le jeune M. Frank Perceval, se dit-elle : il vient au rendez-vous que je lui ai donné pour lui apprendre... Je ne veux pas dévoiler ce terrible secret, mon Dieu !... Non, je ne le veux pas ! »

Une femme de chambre entr'ouvrit doucement la porte.

« Milady est levée ! dit-elle avec étonnement. Un gentleman sollicite l'honneur de présenter son respect à milady comtesse... Voici sa carte.

— Ce n'est pas M. Perceval, murmura Ophélie en jetant un coup d'œil sur la carte où était gravé le nom de Stephen Mac-Nab : je ne puis recevoir, Jane... attendez !... Tirez les rideaux ; il y a quelque chose écrit au crayon sur cette carte. »

Jane tira les rideaux, et un jour plus vif éclaira la chambre.

De la part du T. H (1). M. Frank Perceval,
lut Ophélie.

(1) Très-Honorable (*Most Honourable*). On qualifie ainsi les fils aînés de comtes vivants et, par courtoisie, les frères cadets

« Que veut dire ceci?... Jane, faites qu'on introduise ce gentleman au salon et revenez m'habiller... revenez vite! »

« Que veut dire ceci? répéta lady Ophélie lorsque la femme de chambre fut sortie; de la part de M. Frank Perceval! A coup sûr le pauvre jeune homme aura fait quelque coup de désespoir. »

Jane rentra, et lady Ophélie lui ordonna de serrer seulement sa robe et de lissier ses cheveux. Encore ce fut à peine si elle lui donna le temps d'exécuter cet ordre.

« C'est bien, dit-elle; laissez, Jane. »

Et elle gagna d'un pas rapide la porte de sa chambre à coucher.

Stephen attendait au salon. Le jeune médecin n'était pas habitué à causer tous les jours en tête-à-tête avec la veuve d'un chevalier de la Jarretière, mais il venait de quitter le lit où gisait son meilleur ami, et l'émotion ne laissait nulle place à cette petite souffrance de l'amour-propre en travail qu'on nomme déconcertement. Il salua la comtesse avec autant de liberté d'esprit qu'eût pu le faire un habitué d'Almack.

de comtes. Les fils puînés de comtes n'ont droit qu'au titre de honorable.

« Madame, dit-il, veuillez excuser ma visite. Je n'ai point eu l'honneur de vous être présenté, mais je remplis un devoir et viens m'acquitter d'un message de M. Frank Perceval. »

La comtesse s'inclina et lui montra un siège.

« M. Frank Perceval n'a pu venir lui-même? demanda-t-elle.

— Il n'a pu venir, milady, répondit Stephen avec tristesse, et, pour l'empêcher de venir, il a fallu une impossibilité bien réelle...

— Que lui est-il arrivé, monsieur?

— Frank a été blessé en duel, madame.

— En duel! répéta la comtesse.

— Blessé grièvement.

— Et par qui, monsieur?

— Il ne m'a point dit le nom de son adversaire.

— Et vous n'avez nul soupçon?...

— Si fait, milady; les soupçons que j'ai valent une certitude... mais je viens vers vous pour Frank et je dois faire comme lui: oublier ce duel pour m'occuper d'une chose plus importante...

— Plus importante, monsieur! murmura la comtesse qui manifesta quelque malaise.

— Il y a deux heures à peine, reprit Stephen Mac-Nab, on a rapporté Frank à Dudley-house,

évanoui, mourant... Un terrible événement dont je ne puis vous rendre compte a retardé les premiers secours, et bien peu s'en est fallu que mon malheureux ami ne mourût sous mes yeux, victime d'un assassinat...

— Vous me faites frémir, monsieur! dit la comtesse; un meurtre tenté sur un blessé!...

— Un empoisonnement, milady.

— Et... pensez-vous... pouvez-vous croire que l'adversaire de M. Perceval... ce serait horrible, monsieur!... ait été pour quelque chose dans cette lâche machination?... »

Stephen ne répondit pas tout de suite; cette question, il ne se l'était point faite encore à lui-même, et un vague soupçon traversa son esprit. Mais rien ne donnait corps à ce soupçon et il répondit :

« Je ne puis le croire, madame. »

Lady Ophélie respira.

« En tous cas, poursuivit Stephen, le danger est évité... Lorsque Frank a recouvré la parole, il y a de cela une demi-heure, madame, le premier mot qu'il a prononcé a été le nom d'une personne chère...

« Miss Trevor?... »

Stephen salua et reprit :

« Le second a été votre nom, madame. »

L'embarras de la comtesse redoubla.

« Mon nom? dit-elle : oui... Je pense savoir pourquoi... Hier, au bal de Trevor-house, j'avais prié M. Frank Perceval... Je suis réellement désolée que sa blessure l'empêche...

— Il m'a envoyé en son lieu et place, madame, dit Stephen.

— Vous, monsieur!... M. Perceval ne peut croire... Ce que j'avais à lui dire était complètement confidentiel...

— Je suis son meilleur ami.

— Je n'en doute pas, monsieur, mais je ne puis...

— Frank souffre bien, madame, et il attend! interrompit Stephen.

— Vous me navrez, monsieur!... Écoutez... »

La comtesse s'arrêta tout à coup et prêta l'oreille avidement. Le marteau de la porte extérieure avait faiblement retenti.

« C'est lui, murmura-t-elle, c'est lui! »

Son malaise devint une fiévreuse agitation.

« Monsieur, reprit-elle, cette entrevue doit finir à l'instant. Je refuse de vous prendre pour intermédiaire entre moi et M. Perceval... Ne me jugez pas à la légère, monsieur, car mes motifs

sont bien graves, et veuillez ne point vous offenser, car ces motifs n'ont rien qui vous soit personnel... »

Stephen s'était levé.

« J'espérais apporter une consolation au pauvre Frank..., commença-t-il.

— Dites-lui, s'écria la duchesse, dites-lui qu'il saura tout, dites-lui...

— Milord ! interrompit la femme de chambre qui entr'ouvrit la porte du salon.

— Ne lui dites rien, monsieur ; je réfléchirai... Faites entrer milord au boudoir, Jane... Priez M. Perceval de m'excuser, monsieur... faites-lui savoir combien je prends part à son accident, et... veuillez me pardonner de rompre aussi brusquement cet entretien. »

Stephen salua froidement et sortit.

La comtesse retomba, épuisée, sur son fauteuil.

« Non ! murmura-t-elle ; oh ! non !... je ne puis révéler ce secret... ce serait le perdre... inspirez-moi, mon Dieu ! »

En descendant l'escalier, Stephen coudoya un homme dont le chapeau rabattu cachait en partie le visage. Cet homme lui jeta un regard de côté et tressaillit légèrement.

Ce fut lui que Jane introduisit presque aussitôt après dans le salon en annonçant :

« Milady, milord marquis ! »

Rio-Santo porta respectueusement à ses lèvres la main de la comtesse et se tint debout devant elle. Il y avait dans ses beaux traits quelque chose qui ressemblait au dévouement, à la tendresse, à la passion même, mais ce quelque chose était un masque dont un observateur expert eût aperçu facilement les jointures, pour habilement soudées qu'elles fussent. La comtesse savait bien observer, mais elle perdait sa science auprès de Rio-Santo.

Elle le regarda un instant en silence. Son œil, triste et voilé d'abord, s'éclaira graduellement jusqu'à exprimer une sorte de quiétude.

Le marquis sourit doucement et s'en fut s'appuyer au dossier de son fauteuil.

« Vous étiez bien belle hier, Ophélie, » murmura-t-il à l'oreille de la comtesse.

Celle-ci se retourna, et son front toucha presque la bouche de Rio-Santo. Elle se baissa honteuse.

« Vous m'en voulez ? reprit-il ; vous avez raison, madame, car c'est être bien coupable que de vous causer du chagrin, même involontairement... Vous savez mon secret pourtant, tout

mon secret !... N'est-ce donc pas aimer que de se confier ainsi sans réserve ?...

— Vous avez été quinze jours sans me voir , dit tout bas la comtesse qui avait des larmes dans les yeux.

— Mais aujourd'hui, je viens, Ophélie, je viens sans calculer le danger, parce que je souffrais trop de l'absence... Croyez-moi, je regrette autant que vous, plus que vous peut-être, ces jours où nous étions heureux sans contrôle... Plus que vous je maudis cette fatalité qui me pousse en avant. Personne n'échappe à sa destinée, madame. Il faut que j'atteigne mon but ou que je meure ! »

Rio-Santo s'était relevé. Son noble visage avait pris une expression de fierté indomptable, inflexible et sans bornes.

Lady Ophélie le contempla quelques secondes et joignit ses mains sur sa poitrine.

« Oh ! je vous aime ! murmura-t-elle ; Dieu n'a point pitié !... Je vous aime plus que jamais !... je vous aimerai toujours !

— Merci, madame, merci ! dit Rio-Santo qui fléchit le genou. Si vous saviez combien un mot de vous met en mon cœur de force, en ma tête de pensée... Vous êtes mon génie et mon es-

poir... Moi aussi, je vous aime ! moi aussi, je vous aimerai toujours ! »

Il s'assit sur un coussin aux pieds de la comtesse, qui passa ses deux mains dans les boucles lustrées de ses beaux cheveux noirs.

« Vous dites vrai, n'est-ce pas ? murmura-t-elle ; vous ne me trompez pas ?... Mon Dieu ! cet amour que vous me donnez ; cet amour, occulte et honteux, qui est la part dont ne veut point ma rivale ! j'y tiens, José-Maria, j'y tiens plus qu'à la vie... plus qu'à l'honneur !... Oh ! c'est moi qui ai tort de n'être qu'une pauvre femme et de n'avoir point à vous donner la puissance qui vous est due... c'est moi qui ai tort d'espérer et de croire que vous, Rio-Santo, vous vous abaisseriez jusqu'à moi.

— Folle ! folle enfant ! » interrompit le marquis en couvrant de baisers la main blanche et pâle d'Ophélie.

Elle cessa de parler ; ses yeux humides se séchèrent et devinrent brûlants. Sa respiration pénible et entrecoupée souleva par soubresauts les charmants contours de sa gorge...

Il y avait maintenant de l'amour, de l'amour véritable dans l'œil ardent de Rio-Santo. L'homme d'impressions soudaines céda à l'impression du

moment. Il était venu pour jouer une comédie, et, comme ces acteurs qui prennent au sérieux un rôle appris, il subissait au vrai sa fiction passionnée : il aimait.

Lady Ophélia savourait cet instant de bonheur et s'y cramponnait comme si elle eût craint de voir l'illusion s'enfuir. »

« Oh ! non... non ! dit-elle enfin, sans savoir que sa pensée s'échappait au dehors ; je ne le trahirai pas !... Que m'importent ces gens et leurs souffrances ?... Il m'aime maintenant... je ne dirai rien... rien ! »

Ses yeux fermés à demi ne voyaient plus. Sa pensée nageait vaguement en un rêve.

Rio-Santo, lui, avait saisi au passage chaque parole. Ses sourcils s'étaient froncés, laissant apparaître au milieu de son front rougi la longue ligne blanche d'une cicatrice perpendiculaire. Ses lèvres tremblaient sans produire aucun son, et un frémissement colérique agitait chacun de ses membres.

Il prit la main de la comtesse et la serra sans doute bien fort, car la pauvre femme ouvrit les yeux en poussant un petit cri de douleur.

Elle pâlit en voyant la pose menaçante et les traits bouleversés du marquis.

« Qu'avez-vous, don José ? demanda-t-elle.

— Madame, dit-il d'une voix sévère et contenue, il faut me répondre, entendez-vous ?... me répondre clairement et sur-le-champ !... Que parlez-vous de trahir, et quel est cet homme que j'ai rencontré tout à l'heure sur mon chemin ? »

XIV

UN TÊTE-A TÊTE.

Lady Ophélie , brusquement éveillée de son rêve , regardait le marquis avec effroi.

« Je vous attends , madame , dit-il froidement.

— Et que voulez-vous de moi , milord ?

— Vous avez parlé de trahir , vous dis-je ; vous en avez eu la pensée , madame , peut-être le dessein , et je viens de voir un homme sortir de chez vous. Cet homme est l'amî de Frank Perceval.

— C'est vrai... il venait de sa part.

— De sa part ! répéta Rio-Santo avec amertume ; je vous ai vue hier causer avec Perceval, madame ; j'ai surpris entre vous des regards d'intelligence... Ne savez-vous pas que rien ne m'échappe et que, lorsque mes yeux sommeillent ou ne voient pas, cent regards sont là pour veiller à leur place ?

— Je sais que vous êtes puissant, milord, répondit la comtesse en relevant sa jolie tête avec une fierté calme ; puissant pour le mal comme l'ange déchu... Mais je ne vous crains pas.

— Vous ne me craignez pas ! répéta Rio-Santo, dont la voix éclata sourdement et s'emplit de menace.

— Je vous aime, hélas ! je vous aime ! » dit la comtesse après un silence et avec une expression soudaine de navrant désespoir.

Un sourire de triomphe plissa durant une seconde la lèvre de Rio-Santo, qui reprit d'une voix où il n'y avait plus de colère :

« Ophélie, il faut me pardonner ces mouvements de brusque courroux où s'échappe ma secrète souffrance... Je suis malheureux, vous le savez... Deux passions se partagent mon âme et s'y livrent un combat qui me tue... mon amour pour vous... »

La comtesse leva ses beaux yeux bleus au ciel.

« Mon amour pour vous, continua résolument Rio-Santo, et mon ambition sans limites... Cet homme, ce Frank Perceval s'est trouvé sur mon chemin ; je me suis détourné. Sur l'honneur, milady, j'avais pitié de cet enfant, qui, après tout, n'était hier qu'un innocent obstacle... mais cet enfant m'a insulté comme un homme et j'ai dû le punir... »

— C'est donc bien vous ! interrompit la comtesse.

— Vous étiez instruite?... Ah ! milady, ce que vous appelez votre amour a parfois toutes les allures de la haine !... Oui, c'est moi... mais tout en le punissant, j'ai encore eu pitié... au lieu de le tuer sans miséricorde, comme c'était mon droit et mon intérêt de le faire, je l'ai mis seulement hors de combat.

— Voilà qui est beau, milord, et généreux ! dit la comtesse avec chaleur ; hélas ! il y a encore en vous de nobles sentiments, et c'est ce qui me perd !...

— A quoi m'a servi ma clémence ? reprit Rio-Santo. Vous lui aviez donné rendez-vous hier... Il croyait trouver ici de quoi me nuire... Ne dites pas non, madame... Et sa première pensée en

retrouvant la vie qu'il me doit est de dépêcher vers vous un affidé. Mais qui donc vous pousse à me perdre, Ophélie?... Vous voulez vous venger... Je suis plus malheureux que vous!

— Non, milord, non, répondit la comtesse, je ne veux point me venger... Rien ne me pousse à vous perdre... Le hasard... ou plutôt votre impitoyable colère... m'a faite maîtresse d'un secret terrible... Je ne pense jamais à cette scène affreuse sans frémir... et parfois, il est vrai, ce mystère de sang pèse à ma conscience...

— Vous n'avez donc jamais été jalouse, milady? demanda Rio-Santo, qui mit en sa voix une expression insinuante et tendre.

— Je le suis, milord.

— Eh bien! ne comprenez-vous pas qu'un transport de jalousie...?

— Pas un mot de plus! interrompit la comtesse... Fi, milord!

Rio-Santo courba le front sous ce reproche. Il avait essayé le mensonge, et le mensonge lui faisait honte et dégoût, à lui que le crime n'épouvantait pas peut-être.

Il y avait entre lui et la comtesse bien des secrets d'amour, mais il y avait encore un autre secret. Ce secret révélé eût arrêté Rio-Santo dans

ses projets les plus chers et mis en danger sa vie. Or il venait d'acquiescer la certitude que lady Ophélie, soit vengeance, soit jalousie, soit tout autre motif, avait eu la pensée de parler.

Dès la veille ses soupçons avaient été excités à cet égard. C'était le motif de sa visite.

Or maintenant qu'il connaissait le péril, restait à le conjurer. Sa cause était mauvaise et sa position difficile. Il avait brusquement délaissé la comtesse, tout en conservant avec elle, devant le monde, ces rapports de courtoisie qu'un gentleman ne peut point mettre en oubli. La recherche qu'il faisait de miss Trevor était patente et publique.

Par lui, la comtesse avait perdu réputation, repos et bonheur.

Mais la comtesse l'aimait, ce qui compensait tout cela.

Le marquis, fort de son avantage et d'autant plus sûr de soi qu'il avait jeté tout à l'heure au dehors sa fougueuse colère, mit en usage toutes ses ressources et gagna la partie, ou, du moins, il dut croire qu'il l'avait gagnée.

Parcourant successivement toute une série de transitions habiles, il passa de l'amertume à la tristesse, de la tristesse à la mélancolie, de la

mélancolie à la tendresse, de la tendresse aux élans les plus chauds de la passion. Et comme il était doué de cette inestimable faculté de sentir à mesure qu'il parlait, de se créer pour ainsi dire une vérité à lui, factice et réelle en même temps, chacune de ces gradations empreintes de bonne foi, chacune de ces paroles respirant la franchise acquéraient une irrésistible éloquence.

On est fort lorsqu'on croit : Rio-Santo croyait.

Durant ce tête-à-tête, il passa de fait et de tout cœur par toutes les nuances qui séparent la colère de l'amour.

La comtesse écoutait, charmée ; la comtesse se plongeait avec délices dans cette mer de bonheur qu'elle croyait tarie ; la comtesse revivait, retrouvait sa jeunesse, son espoir et son joyeux amour.

Oh ! comme elle eût accueilli quiconque lui aurait demandé alors le secret de son Rio-Santo !

Mais l'éloquence a ses périls ; elle est sujette à dépasser le but. Il n'y a que les rhéteurs pour ne se point tromper, et tel homme de génie capable de galvaniser la grave somnolence de la chambre des lords ou de faire taire les bruyantes conversations qui assourdisaient les échos du bas parlement, commettra quelque jour une mala-

dresse, compromettra sa cause et servira ses adversaires. Au contraire, lord*** parlera pendant deux heures à la chambre haute sans faire plus de mal à ses amis qu'à ses ennemis, et l'honorable M*** tonnera pendant trois sessions consécutives contre les catholiques d'Irlande sans compromettre le moins du monde ses nobles patrons qui l'estiment, l'aiment et l'apprécient comme doit l'être le plus fastidieux bavard des trois royaumes.

Rio-Santo était éloquent : il dépassa le but.

Voulant persuader et se faire fort de son amour, il lui arriva de dire que parfois, en lui, son ambition et sa tendresse pour lady Ophélie combattaient à armes égales ; son ambition, que pourtant il faisait à dessein si grande ! son ambition, qu'il appelait de ce nom unique, mais qui, en réalité, servait un autre sentiment fort, fougueux, implacable, qui donnait à ses espoirs, à ses projets, à ses efforts une portée réellement gigantesque.

« En ces moments, poursuivit-il, j'hésite et je souffre davantage... Je sais qu'enrayer mes projets ce serait mourir, mais je me demande si mieux ne vaudrait pas mourir avec vous, Ophélie, que de vivre sans vous.

— Vous ne l'aimez donc pas, elle? demanda la comtesse.

— Mary?... Pauvre fille!... qui ne l'aimerait? dit Rio-Santo en affectant la pitié... Je voudrais l'aimer comme elle le mérite, madame; mais entre elle et moi il y a votre image...

— Si je croyais que vous m'aimez, don José!... murmura la comtesse avec une expression étrange.

— Croyez-le, croyez-le, Ophélia! s'écria le marquis, emporté par une passion soudaine et véritable; si mon but, mon but qui m'entraîne et me tue, disparaissait un jour à mes regards...

— Vous redeviendriez ce que vous fûtes pour moi, don José?

— Ai-je donc changé, madame?... Que faut-il vous dire pour vous convaincre?... Je reviendrais à vos pieds... qui sait?... Guéri peut-être de ce mal d'ambition qui me consume.

— Peut-être, répéta la comtesse qui se prit à rêver; et vous seriez tout à moi?

— Tout à vous, madame...)

L'entretien continua, tendre et doux; les heures passèrent. Qui donc, à la place de Rio-Santo, n'eût point cru la victoire complète?

Pourtant, à dater de cet instant, la comtesse

fut distraite; une secrète pensée, espoir ou crainte, semblait absorber son attention.

« Je vais ce soir à Covent-Garden, dit-elle enfin. Milord, m'y accompagnerez-vous?

— Je vous y conduirai, Ophélia; mais j'ai place dans la loge de lady Campbell.

— Si réduite que soit votre offre, milord, je l'accepte... Veuillez m'attendre un instant. »

Elle sonna, Jane parut et reçut ordre de préparer la toilette de milady.

Rio-Santo resta seul dans le salon.

Il se jeta sur un sofa et tomba insensiblement dans l'une de ces rêveries aimées qui lui étaient si habituelles. Mais cette fois sa rêverie n'erra point au hasard et fut déterminée par un beau portrait en pied de lady Ophélia qui décorait le salon.

Ce portrait, frappant de ressemblance, représentait la comtesse à l'âge de vingt ans. Elle avait peu changé depuis lors et tout au plus pouvait-on dire qu'elle fût moins belle. Seulement, un étroit demi-cercle bleuâtre courait maintenant au-dessous de ses yeux qui, dans le portrait, surmontaient sans transition de fraîches joues de jeune fille.

Lady Ophélia, ou son portrait, avait de char-

mants cheveux cendrés, ondoyants, fins, à reflets rares et comme nacrés, dont les bandeaux encadraient un front de développement médiocre, mais singulièrement harmonieux de contours. Ses yeux, d'une couleur difficile à saisir et surtout à dépeindre, étaient doux, nobles, et gardaient maintenant une arrière-nuance de mélancolie sous l'agate délicatement marbrée de leurs prunelles. Le reste de ses traits avait au suprême degré la beauté anglaise, beauté digne et pure, dont le défaut est de manquer d'expression et de grâce. Mais ce défaut n'était point chez lady Ophélie, et d'ailleurs son regard eût donné de l'expression et du charme à la physionomie la plus insignifiante. Sa taille était moyenne et semblait grande à cause de la grâce noble qui régnait en son maintien. Elle avait des pieds de Française et ses mains atteignaient la suprême perfection du modèle aristoeratique.

Tout cet ensemble où dominait énergiquement l'élément aristocratique, « la race, » était un fidèle reflet du caractère de lady Ophélie. Dans sa nature prise à l'état normal, la distinction s'alliait à une sorte de fermeté courtoise et prévenante qui semble, en Angleterre, être le partage exclusif du sexe féminin. Il y avait certes entre

elle et miss Mary Trevor quelques rapports éloignés de manières et d'éducation; le type de leurs deux visages était bien également cette beauté britannique, suave, effacée, tournant un peu à l'idéal; mais, outre la différence d'âge, il y avait de l'une à l'autre un large intervalle. Mary était la faiblesse; Ophélie était la force domptée; miss Trevor, la douce et pauvre enfant, ployait avant d'avoir combattu; lady Derby, vaincue, gardait sa fierté native et savait encore se redresser à l'occasion.

Ni l'une ni l'autre, du reste, n'avait de ces caractères qu'on puisse limiter précisément ou dépeindre d'une seule fois. Ils pouvaient se transformer ou tourner au souffle de ces vents capricieux qui apportent le calme ou la tempête dans l'atmosphère parfumée des salons. Faible, Mary pouvait se montrer forte quelque jour, par hasard; et lady Ophélie avait prouvé déjà qu'elle pouvait être faible.

Si nous avons été conduit à établir cette sorte de comparaison, c'est que Rio-Santo la faisait mentalement, tout en contemplant le portrait de lady Ophélie. Il était encore sous le charme de la récente entrevue, mais pas assez pour ne penser point à miss Mary Trevor.

Le lecteur se tromperait s'il prenait à la lettre les paroles prononcées par le marquis dans la chaleur du tête-à-tête. Rio-Santo s'était trompé lui-même lorsqu'il avait dit à lady Ophélie que l'ambition seule le mettait aux genoux de miss Trevor. Il aimait Mary; il l'aimait davantage peut-être qu'il n'avait aimé lady Ophélie.

Quant à ce qu'il appelait son ambition, c'était, nous l'avons dit, un sentiment vigoureux, patient, indomptable, mais qui méritait peut-être un autre nom. Rio-Santo avait un vaste but; ses regards portaient haut; son bras était de force à atteindre jusqu'où portait son regard, et son cœur était plus robuste encore que son bras. Ce qu'il y avait au fond de son âme, nul ne le savait. Il marchait d'un pas ferme et sûr dans de ténébreux sentiers. Les moyens qu'il employait étaient étranges, pour ne rien dire de plus. Sur la question de savoir si le but était de nature à excuser les moyens, le lecteur sera juge en définitive.

Après ce qui précède, il est à peine besoin d'ajouter que le marquis était allé beaucoup trop loin lorsqu'il avait dit à la comtesse : *Vous savez tous mes secrets*. La pauvre femme avait surpris

par hasard l'un des anneaux d'une longue chaîne de mystères, et voilà tout. Ce secret isolé avait bien par lui-même une portée terrible; mais il n'ouvrait nulle voie à la découverte du reste.

La comtesse ignorait ses projets aussi complètement que personne. Il couvrait tout de ce mot : « Ambition, » qui n'excuse rien, mais qui explique. Ophélie croyait comprendre, regrettait et souffrait.

Tandis que Rio-Santo flottait entre deux images charmantes qui sollicitaient ensemble ou tour à tour sa mémoire, lady Ophélie faisait précipitamment sa toilette et pressait sa femme de chambre, laquelle s'étonnait grandement de voir brusquer ainsi une œuvre de cette importance.

« Je vous remercie, Jane ! dit enfin lady Ophélie de cet air qui signifie textuellement : C'est fini !

— Milady ne se fera pas coiffer ?

— Non, Jane.

— Milady ne mettra même pas quelques fleurs dans ses beaux cheveux ?...

— Non, Jane... Laissez-moi !... Attendez... donnez-moi, je vous prie, ce qu'il faut pour écrire...

— Milady oublie que milord... »

Ophélie l'interrompit par un geste de nerveuse impatience et Jane se hâta d'obéir.

« Allez ! » dit Ophélie.

Jane sortit en jetant sur sa maîtresse un sournois regard d'étonnement.

« Il le faut !... il le faut !... murmurait la comtesse en trempant sa plume dans l'encrier ; ne m'a-t-il pas dit que s'il venait à échouer ?... »

Elle s'arrêta et posa la plume.

« Mon Dieu ! reprit-elle après un silence , je ne sais... je ne sais... »

Elle mit sa tête entre ses mains et réfléchit durant une minute ; puis elle saisit de nouveau la plume et traça rapidement quelques lignes.

« Je prendrai sa parole , dit-elle , sa parole de gentilhomme !... Frank est un loyal cœur... Je lui ferai promettre... Ah ! il le faut ! je ne puis plus vivre ainsi , et cet espoir me rend insensée... »

Elle plia sa lettre qu'elle adressa : *Au T. H. Frank Perceval, etc.*

Elle la laissa sur sa toilette et revint au salon.

« Vous jetterez à la poste , de suite , une lettre que vous trouverez sur ma toilette , Jane , » dit-elle avant de sortir.

Un instant après , le bel attelage de Rio-Santo

brûlait le pavé dans la direction de Covent-Garden.

Au moment où Rio-Santo descendait devant le péristyle du théâtre et offrait sa main à la comtesse , un homme lui toucha le bras , glissa un papier dans sa main et disparut aussitôt parmi la foule.

Rio-Santo , tout en montant les degrés , déplia le papier et lut à la dérobée :

« Côté gauche , N° 3. Princesse de Longueville. »

« Occasion unique ! murmura-t-il en jetant un oblique regard à la comtesse ; la princesse fera comme il faut son entrée dans le monde. »

THE PIPE AND POT.

Le théâtre royal de Covent-Garden est situé dans Bow-street et donne du côté du nord dans Hart-street. C'est un édifice vaste et médiocrement gracieux ; son principal mérite est de n'avoir point été construit par les soins de l'inévitable et terrible M. Nash, ce qui est un heureux et grand hasard.

Ce M. Nash, en effet, maçon infatigable, a rebâti la moitié de Londres. On le retrouve partout, partout on reconnaît son équerre inflexible

dans ces maisons rougeâtres, droites, guindées, comme des gentlemen que gênerait l'empois de leurs cravates. M. Nash est le roi du plâtre, le dieu du fil à plomb. Qu'il soit enterré dans un château de cartes!

Il est peut-être mort. S'il est mort, qu'on jette en guise de fleurs des briques sur sa tombe et que Dieu soit instamment prié de ne lui point donner de remplaçant en ce bas univers!

Bien qu'il soit situé sur les confins du quartier fashionable, à égale distance du Strand, de Holborn et d'Oxford-street, le théâtre de Covent-Garden, comme presque tous les théâtres de Londres, est assez mal fréquenté.

Les gens *comme il faut* (*the gentle people*) vont au temple plus qu'au spectacle, et, de fait, Saint-Paul vaut infiniment mieux que Drury-Lane.

Quand la fashion n'a point d'occupation meilleure, les loges de Italian-opera-house s'emplissent. C'est la salle privilégiée, la seule enceinte admise. Une excursion à Drury-Lane est une exception, une caravane, une débauche. Un voyage à Prince's-Theatre passe les bornes de l'excentricité la plus dévergondée. Quant à Covent-Garden, on y joue les pièces de Shakspeare. De

bonne foi, qui voulez-vous qui aille entendre et voir les rapsodies du vieux Will?

Fi donc! à Londres, maintenant, nous avons mieux que tout cela! Shakspeare est bon tout au plus pour la *canaille* (1).

Nous sommes, et cela est tellement incontestable que le plus débonnaire cockney boxerait bel et bien avec quiconque prétendrait le contraire, nous sommes le peuple le plus civilisé de l'univers. A cause de cela, voyez la logique! nous trouvons pitoyable tout ce qui se fait chez nous et ne savons admirer que les talents exotiques.

Ce qui ne nous empêche pas de nous vanter à tout propos de notre supériorité universelle.

Orgueil de paroles, orgueil grossier, vantard, maussade! Humilité d'actions, humilité involontaire, hélas! humilité forcée. Contraste ridicule!

Nous jouons le rôle de ce lord qui avait, jurait-il, le plus habile cuisinier du monde entier et qui dinait tous les jours à la taverne.

Nos chanteurs sont italiens ou allemands ou français; nos danseurs sont français; nos artistes gravent des tableaux français; nous applaudissons

(1) En français dans le texte.

les tragédies françaises jouées par une actrice du Théâtre-Français. Quelque jour, Dieu me pardonne, nous traduirons Shakspeare en français afin de le pouvoir comprendre !

Et nous détestons les Français ! Lorsque nous mettons un Français dans nos comédies ou drames indigènes, c'est toujours un malheureux, un faquin, un fanfaron couard, un fat loquace...

A cela, soit dit sans offenser nos compatriotes, on ne peut assigner qu'une raison. Tout débiteur déteste plus ou moins son créancier, Londres emprunte à Paris.

Indè ira.

Ce soir-là, le théâtre royal de Covent-Garden donnait une représentation allemande. Ses acteurs ordinaires se reposaient pour céder leur place à une société d'artistes germaniques qui devaient chanter le *Freyschutz* de Carl Weber.

C'était une œuvre étrangère exécutée par des étrangers. La noblesse et la gentry (1) pouvaient donc venir l'admirer sans trop se compromettre.

Dès cinq heures et demie, il y avait foule aux

(1) La noblesse proprement dite, en Angleterre, ne se compose que des lords et de leur famille. La gentry vient après et comprend depuis le baronnet jusqu'au simple esquire. Après la gentry vient le public.

alentours du théâtre. Les public-houses voisins, en s'illuminant, laissaient voir leur intérieur rempli de chalands, et les policemen commençaient à montrer leurs chapeaux à demi-calottes de cuir et leurs sceptres de plomb,

A Londres, quand les policemen se montrent, c'est que les voleurs ne sont pas loin. On serait tenté de croire que ces derniers les poursuivent. A coup sûr, du moins, ce ne sont pas les policemen qui poursuivent les voleurs.

Au nord du théâtre, dans Hart-street, s'ouvre une rue courte et large qui mène dans Long-Acre. Tout le long des trottoirs de cette rue, dans Long-Acre et dans Hart-street, des groupes nombreux stationnaient, s'abritant de leur mieux contre les flots de lumière qu'épandaient aux alentours les jets multipliés du gaz.

D'un groupe à l'autre allaient et venaient de jeunes femmes merveilleusement parées, lesquelles, après deux ou trois tours de trottoir, allaient se reposer dans quelque public-house, s'asseyant sans façon sur les genoux d'un habitué.

Dans la rue, ces malheureuses créatures semblaient mériter la qualification que nous venons de leur donner; elles avaient toutes l'air de

jeunes femmes ; mais lorsque, dans les tavernes, on pouvait les considérer de près, on reconnaissait que beaucoup d'entre elles n'avaient point franchi les limites de l'enfance. Il y avait là des courtisanes de treize ans, de quatorze ans, mêlées aux vétérans femelles de l'infamie.

Il se rencontrait parmi elles de ravissantes filles, des visages d'ange, des traits fins, des yeux pudiques. Quelques-unes rougissaient encore pour tout de bon. Mais il y avait de petits démons de quatorze ans qui en eussent remontré aux prostituées émérites du continent ; il y en avait qui eussent distancé en fait de roueries les *lorettes* parisiennes, les *lorettes*, ces sirènes que nous a fait connaître, de ce côté du détroit, le crayon spirituel du peintre français Gavarni.

En descendant Bow-street, et tournant Russell-lane, à droite du théâtre, on trouvait une autre population, ressemblant à la première comme les petits marchands peuvent ressembler à des négociants bien assis. Les groupes de Brydges-street étaient composés de gens au costume hétéroclite et besogneux ; les courtisanes, qui affluaient là en quantité plus grande, s'il est possible, que dans Long-Acre et Hart-street, étaient vêtues d'oripeaux brillants et sans valeur.

C'étaient aussi, pour la plupart, des enfants, mais des enfants surmenés, fourbus par la précocité du vice, et qui avaient évidemment escompté trop tôt la puissance de mal faire que Dieu laisse à l'homme. Là, les cabarets étaient plus sombres, les bees de gaz plus rares, l'alignement des maisons moins parfait.

Quiconque avait intérêt à se cacher pouvait le faire, ce qui est précieux aux abords d'un théâtre pour une certaine industrie.

Enfin, au-devant même du théâtre, dans une petite ruelle qui mène tortueusement à Drury-Lane, et que ses habitués chérissent sous le nom de Before-lane (allée de devant), bien que ce ne soit point son étiquette officielle, un troisième système de rôdeurs établissait son quartier général. Ceux-là étaient en haillons, et l'allée complètement obscure où ils s'abritaient était en merveilleux rapport avec leur sale et misérable apparence.

Quelques pauvres filles, dont la toilette ne jurait point trop avec ce boueux cloaque et la piteuse assemblée qui s'y cachait, s'égarèrent parfois jusque dans Before-lane, en rasant de près et la tête basse les trottoirs de Bow-street. Elles trouvaient là encore des cabarets, car les

cabarets ne manquent nulle part aux environs des théâtres de Londres, mais quelles cavernes, bon Dieu !

Un de ces public-houses, situé à égale distance de Bow-street et de Drury-Lane, conservait une sorte d'apparence et semblait regretter des jours meilleurs. A l'extérieur, un débris d'enseigne pendait encore à une verge de fer rouillé; à l'intérieur, le comptoir supportait une douzaine de verres dont six au moins n'étaient que fêlés, et si le parloir n'avait plus de draperies, il possédait en revanche une tenture complète de toiles d'araignées. Quant au *tap*, c'était un monceau de décombres provenant de la chute d'un plafond, nul n'entrait jamais dans le *tap*.

Cette taverne, la plus belle de l'allée, se nommait *the Pipe and Pot*.

En ce moment, c'est-à-dire une demi-heure environ avant l'ouverture du théâtre, elle n'était occupée que par deux ou trois chalands à triste mine, buvant et fumant dans le parloir.

De temps à autre, quelqu'une de ces pauvres filles dont nous avons parlé entrait, montrait à la lueur douteuse d'un quinquet enfumé son visage d'enfant, usé, flétri, vieilli, et ressortait pour

accomplir sur les trottoirs voisins sa faction d'infamie.

Puis, à mesure que l'heure du spectacle avançait, d'autres chalands arrivaient et prenaient un verre de gin dans le comptoir.

« Entrez, Mich, mon beau-frère, dit au dehors une petite voix aigre et cassée; entrez le premier. Je suis un homme, que diable! et je sais la politesse. »

Presque aussitôt deux couples traversèrent le comptoir et entrèrent dans le parloir.

C'était quelque chose de curieux que ces deux couples. Le premier était composé d'une petite fille pouvant avoir treize ans, laquelle donnait le bras à un fort garçon d'une quarantaine d'années. Cette petite fille résumait en soi tout ce que nous avons dit touchant ces prostituées en bas âge, qui sont la honte la plus hideuse de Londres. Elle était frêle, maigre et d'une extrême pâleur que dissimulait mal une couche épaisse de rouge grossièrement appliquée. Sa taille, arrêtée avant terme dans sa croissance par des excès de tout genre, avait en petit les caractères d'une taille de femme faite. Sa figure, fatiguée, laissait deviner une beauté souillée en sa fleur, mais si bien souillée et dénaturée qu'il n'en restait plus que

des traces à peine saisissables. Ses yeux, bordés par une paupière échauffée, avaient de ces regards hardis qui ne connurent jamais la pudeur ; sa bouche s'ouvrait convulsivement pour laisser passer les rauques éclats d'une voix brisée et haletante.

Elle avait nom Loo la Poitrinaire.

Son cavalier, qui se nommait Mich, n'avait rien de particulier dans sa tournure ni dans son visage. C'était tout simplement un vagabond de Londres, au grand corps développé par le bœuf et l'ale, aux cheveux roux, à la face enluminée. Le remarquable n'était point en lui, mais dans le contraste frappant qui existait entre lui et sa compagne. Loo, en effet, quoi qu'elle pût faire, pendait littéralement à son bras, auquel sa petite main se cramponnait de son mieux.

Le second couple était le contre-pied exact de celui-ci. Il se composait d'une grande femme à l'air dur, insolent, maussade, et d'un tout petit garçon.

La grande femme était vêtue comme les portesses à la mer, c'est-à-dire qu'elle avait un chapeau féminin, une redingote masculine et des bottes par-dessous ses jupons. Toutes les diverses parties de cet étrange uniforme étaient

dans un état de délabrement convenable, et le chapeau surtout portait de nombreuses traces de coups de vent, qui étaient peut-être des coups de poing. Elle se nommait Madge, avait passé la quarantaine et fumait dans une pipe courte à vaste fourneau.

Son cavalier n'était autre que le petit Snail, frère de Loo la Poitrinaire.

Bien que ce quadrille ne fût pas, à tout prendre, des plus brillants, son entrée fit révolution dans le personnel de « la Pipe et le Pot. » La tavernière, Peg Witch, horrible vieille comme il en croit dans les boues de Londres et non pas ailleurs, appela son aide Assy, et se précipita vers la case que les nouveaux arrivants venaient de choisir.

« Bonjour, sorcière Peg, dit Snail d'un ton de gentleman ; bonjour, Assy la Rousse ; saluez ma femme Madge et ma sœur Loo, pardieu ! saluez mon beau-frère Mich... Et du gin ! et de l'ale ! et de tout ce qu'il y a dans votre sale bouge, damnées... C'est moi qui paye !

— Bien, mon petit M. Snail, répondit Peg en saluant à la ronde.

— Je ne suis pas petit ! s'écria Snail avec colère et en frappant la table boiteuse de son faible

poing ; je suis plus grand que ma sœur Loo, qui est la femme de Mich... et Mich a cinq pieds six pouces... Du gin, fiancée du bourreau ! »

Peg Witch salua de nouveau, sourit et s'en fut chercher à boire.

D'ordinaire, les reines de taverne ne dérogent point ainsi et restent inamovibles derrière le comptoir ; mais l'étiquette était chose inconnue à *la Pipe et le Pot*, et Peg Witch n'était pas une femme comme il faut dans le genre de mistress Burnett des *Armes de la Couronne*, pour faire ainsi des façons avec ses pratiques.

« As-tu soif, Loo ? demanda Snail (1).

— J'ai toujours soif, répondit Loo ; donne-moi du tabac, Mich.

— Vois-tu, Mich, reprit Snail, je veux te faire un sort puisque tu es l'amant de ma sœur, à qui je tiens lieu de père, puisque le nôtre est un pauvre diable d'honnête homme.

— Ne parle pas du père, Snail ! dit Loo dont le front se couvrit d'un nuage ; c'est un brave homme... Donne-moi du tabac, Mich.

(1) Commencant ici une série de scènes populaires, nous croyons devoir faire observer que le tutoiement est chose tout à fait inusitée à Londres, même parmi le peuple. Si donc, en traduisant, nous sommes conduit à employer cette formule, c'est pour nous conformer au génie de la langue française.

— Bien, Loo, bien !... Le père est ce qu'il est... Mais pour ce qui regarde Mich, j'ai une place dans ma manche... Ma jolie Madge, voici le gin : un verre à la santé de votre homme ! »

Madge ôta sa pipe de sa bouche.

« Mon homme ?... répéta-t-elle d'un air étonné.

— Quelle belle voix elle a, cette petite Madge ! s'écria Snail en caressant le menton barbu de la porteuse à la mer ; on dirait le basson des *Horse-guards*... C'est moi qui suis ton homme, ma gentille... Que diable ! n'est-ce pas vrai, cela ?

— C'est juste ! dit Madge, qui remit sa pipe à sa bouche.

— Et quel emploi veux-tu donc me donner, petit Snail ? demanda Mich.

— Je te brise les reins si tu m'appelles petit Snail, beau-frère... C'est entendu... Je veux te donner un emploi... Sais-tu aboyer, Mich ?

— Aboyer ?

— Oui... Moi je sais miauler... Écoute. »

Snail mit tout à coup sa tête sous la table, et l'on entendit un miaulement aigu, prolongé, tout plein d'atroces cadences chromatiques.

La grande Madge se leva, tant l'illusion fut complète ; Mich regarda sous la table de la meil-

leure foi du monde, ce qui donna occasion à Loo de vider le verre de son amant d'un seul trait.

Cene fut pas tout, Peg Witch et Assy la Rousse s'élançèrent dans le comptoir armées de manches à balais, pour chasser le prétendu matou qui poussait des cris si lamentables.

Le triomphe de Snail était complet.

« Du gin! sorcière Peg! dit-il, garde tes manches à balais pour le sabbat... ma sœur Loo étrangle de soif et ma jolie Madge a le gosier sec comme... allons! comme n'importe quoi... Du gin!

— Donne-moi du tabac, Mich! dit Loo dont la tête était déjà lourde d'ivresse.

— Tu vois si je sais miauler, beau-frère! s'écria Snail. Sais-tu aboyer, toi?

— Ce n'est pas un métier, cela, répondit le grand garçon en haussant les épaules.

— Oh! ce n'est pas un métier!... Combien gagnes-tu, Mich, à décharger les alléges sur le port?

— Deux schellings, pardieu! c'est connu.

— Deux schellings... bien!... Et combien gagnes-tu dans ton métier de filou?

— Parle bas, petit drôle...

— Je ne suis pas petit, de par le diable! épais coquin que tu es... Combien gagnes-tu?...

— C'est selon... pas grand'chose.

— A boire, Mich, dit Loo; et du tabac.

— Pas grand'chose, reprit Snail qui mit la main dans son gousset et en retira les guinées d'Edward and Co.; eh bien, moi, voilà ce que je gagne, beau-frère, sans compter les aubaines.

— A miauler? dit Mich, dont les gros yeux exprimaient une stupéfaction complète.

— A miauler, mon beau-frère, à miauler comme un matou au mois de mars.. Tiens, ma jolie Madge, je te donne une guinée... prends! » Madge en prit deux sans dire merci.

« Et moi? demanda Loo.

— Toi, je te donne à boire... Eh bien, Mich?

— Je voudrais savoir aboyer, Snail.

— Il faut apprendre... Vois-tu, Mich, au lieu de battre la pauvre Loo quand elle ne t'apporte pas le soir une couronne, tu lui donnerais un bol de grog chaud, pour sa poitrine qui la tue, pauvre fille! »

Il y avait une nuance de sensibilité vraie dans ces paroles du petit Snail, qui reprit bientôt d'un air fanfaron :

« Quand tu sauras aboyer, beau-frère, ma

protection te vaudra l'emploi de Saunie l'Écos-sais ; tu connais Saunie , le premier amant de Loo ? qui est mort aujourd'hui... par accident.

— Mort ! répéta Loo d'une voix rauque ; il n'y a plus de gin !

— Du gin , sorcière Peg ! ma sœur Loo a soif , et il faut humecter sa pauvre poitrine... Est-ce entendu , Mich ?

« C'est entendu... Je remplacerai Saunie.

On apporta du gin. Le quadrille but , fuma et but encore durant un quart d'heure environ. Au bout de ce temps , il se fit un mouvement dans la rue.

« L'ouverture ! dit Snail en se levant ; viens-tu , Mich ?

— Allons , Loo ! cria Mich ; debout , paresseuse ! debout et travaillons ! »

Loo ouvrit ses yeux morts , puis les referma et mit sa tête sur la table.

« J'ai du feu là dedans ! murmura-t-elle en montrant sa poitrine maigre et haletante.

— Pauvre Loo ! dit Snail avec attendrissement. Je te paye sa soirée deux schellings , Mich... Laisse-la ici !... Sorcière Peg , donnez du gin à la jolie Madge et à Loo tant qu'elles vous en

demandront... Et que le diable vous confonde , sorcière Peg ! »

Snail sortit précipitamment avec Mich et enfila au pas de course Before-lane. Les deux *beaux-frères* se trouvèrent bientôt devant la façade de Covent-Garden dont les portes s'ouvraient à ce moment.

INVENTAIRES DE POCHE.

Lorsque Snail et Mich, son *beau-frère*, arrivèrent devant le théâtre, la scène avait complètement changé d'aspect. Toute la population des tavernes, tous les divers groupes épars naguère dans Long-Acre, Hart-street, Russell et Before-lane, s'étaient rués à la fois devant la façade. Il y avait cohue factice, foule dont la moitié à peine représentait des spectateurs sérieux.

L'autre moitié se composait de voleurs et d'agents de police, les premiers *travaillant*, les

autres regardant avec ce calme imperturbable qui va si bien aux policemen de Londres.

C'étaient un pêle-mêle, un désordre étranges et tels qu'on ne croirait point qu'il en pût exister dans une ville civilisée. Les voleurs *travaillaient* avec une adresse méritante, mais surtout avec un aplomb miraculeux. Les foulards changeaient de poche comme par enchantement. Les bourses tombaient des goussets percés dans des mains à propos tendues; les montres s'en allaient avec les chaînes de sûreté et les breloques et jusques aux clefs.

A ce moment où les portes viennent de s'ouvrir, c'est la foule qui entre, le *public*, ce qu'ailleurs on appelle les gens de rien. On ne voyait sous le péristyle que d'honnêtes boutiquiers et leurs moitiés. Le lecteur aurait pu y reconnaître avec une satisfaction que nous sommes faits pour apprécier *mistress Crubb*, *mistress Black*, *mistress Brown* et aussi *mistress Bloomberry*; peut-être *mistress Dodd* et *mistress Bull* étaient-elles perdues quelque part dans la cohue. Ce qu'il y a de certain, c'est que *mistress Footes* et *mistress Crosscain* les cherchaient activement sans les pouvoir trouver.

Du reste, ces huit excellentes et discrètes per-

sonnes devaient se souvenir longtemps de la représentation allemande, car leurs huit tabatières passèrent dans la poche de hardis filous, qui eurent soin de ne point crier gare. *Snail*, pour sa part, en récolta deux et s'en servit pour entretenir l'amitié qui régnait entre lui et la jolie *Madge*.

Mais il y avait là, ma foi, bien d'autres personnes de notre connaissance.

Voyez! Au plus fort de la foule, un homme se glisse. On dirait un serpent se coulant au centre d'une haie vive. Ses mains manœuvrent avec une rapidité prestigieuse. Où donc disparaissent, bon Dieu! tous les objets qu'il s'approprie? Il ne dédaigne rien: foulards, mouchoirs de coton, montres, pans d'habits qu'il coupe sans que leur propriétaire s'en doute le moins du monde; tout lui est bon. Il trouve place pour tout; ses mains s'emplissent incessamment et sont toujours vides.

Suivez bien! voici un policeman de mauvaise humeur qui le prend sur le fait, *flagrante delicto*. Notre homme se retourne et lui adresse un sourire très-aimable.

« Bien charmé de vous rencontrer, *M. Handcuffs*, lui dit-il avec courtoisie; je pense que

mistress Handcuffs est en bonne santé comme je le souhaite... Je vous cherchais depuis huit jours pour vous faire un petit présent. »

Le policeman sourit à son tour, tend la main, et reçoit un souverain qu'il fait disparaître avec une adresse qui sent d'une lieue son ancien filou.

« Bien le bonsoir ! reprend notre homme , et mes respects sincères à mistress... »

Il poursuit paisiblement la besogne interrompue. Il prend, il prend toujours ! Encore une fois, quel est donc cet homme et dans quel gouffre s'enfouit le produit de sa piraterie ?

Eh ! qui serait-ce donc, lecteur, sinon notre ami Bob-Lantern, qui a cinq poches à son paletot, quatre poches à son pantalon, trois à son gilet et nous ne savons combien à sa chemise ; qui, sinon l'honnête Bob, gagnant comme il peut sa pauvre vie, et travaillant pour Tempérance, le cher cœur ! que bien des lords voudraient avoir et qui mesure cinq pieds six pouces au plus bas !

La vie est durement chère et Bob n'a pas des représentations allemandes tous les jours.

Çà et là, se montrent aussi quelques-uns de nos émeutiers des bureaux Edward and Co. ;

mais la plupart, endimanchés et pourvus de grosses maîtresses fabuleusement altérées, boivent dans les tavernes voisines les guinées de M. Smith.

Mais nulle part vous ne découvririez les larges épaules et la haute taille de la belle Tempérance. Tempérance, modèle accompli de la fidélité conjugale, comparable à Pénélope, à Créuse, supérieure à Lucrèce, ne se mêle point ainsi à la foule et boit solitairement une quantité incroyable de gin, dans l'atmosphère brûlante de sa cave de Saint-Giles. Elle boit, la vertueuse épouse, voilà son seul et innocent passe-temps. Vous n'obtiendriez point ses faveurs au prix d'un trône...

Mais, à l'aide d'un pot d'*old-tom*, vous apporteriez très-positivement le trouble au sein du ménage de Bob-Lantern.

Passons des filous au *public*.

Au plus fort de la cohue, voici une tête maigre et longue qui dépasse toutes les autres têtes de quatre pouces pour le moins ; elle est grave, soutenue par un col de crin, et s'emboîte entre deux épaules que recouvre un frac bleu.

Cette tête appartient à notre digne ami le capitaine Paddy O'Chrane.

Le capitaine prend ce soir du loisir. Il vient

de boire un bowl de *cold-without* (1), préparé comme il faut par les mains de la fille qui a remplacé Suzannah aux « *Armes de la Couronne*. » Il a son plus bel habit bleu à boutons noirs, il a sa plus jaune culotte chamois ; il est en bonne fortune.

En bonne fortune avec mistress Dorothy Burnett elle-même. Nous ne la pouvons point voir parce que son rouge et gros visage est à un pied au-dessous de la surface de la foule, mais elle est là, nous l'affirmons sur l'honneur, au bras du bon capitaine qui a grand'peine à retenir les marques de sa légitime fierté.

On entrant, cependant, mais on entrant lentement, et les voleurs avaient tout le temps de faire à loisir leur récolte.

« Patience, ma chère mistress Burnett, patience, Dorothy ! disait le bon capitaine ; encore un petit quart d'heure et nous nous prélasserons dans deux bonnes places de galerie que j'ai louées, Dieu me damne, Dorothy, au prix de deux schellings la pièce.

— Oh ! Paddy ! oh ! M. O'Chrane ! murmura mis-

(1) Mot à mot : froid-sans. Les habitués des tavernes se servent de ce terme pour désigner le grog *froid-sans* sucre.

tress Burnett ; j'étouffe... Je donnerais six pence pour avoir de l'air ! »

Le capitaine, dont la tête recevait en plein le vent du soir qui ne pénétrait pas jusqu'à sa malheureuse compagne, enfouie dans la cohue, respira longuement et avec satisfaction.

« Où diable prenez-vous que l'air manque ici, Dorothy ? demanda-t-il ; le vent vous siffle dans les oreilles... Ah ! misérable drôle ! je t'y prends. »

Ces derniers mots s'appliquaient à un personnage que le capitaine venait de saisir la main dans sa poche. Il tenait ferme mais il ne pouvait point se retourner à cause de la pression de la foule.

« Messieurs, dit-il à ses voisins de derrière, agissez en vrais Anglais, de par Dieu !... arrêtez-moi ce piteux coquin qui ne sait pas son métier, le diable m'emporte ! »

Personne ne répondit à cet appel, comme de juste. A Londres, la maxime : *Chacun pour soi*, est appliquée avec une rigueur inflexible.

« Dorothy ! s'écria le capitaine, dont le poignet commençait à faiblir, dégagez votre bras ou que Dieu vous confonde ! et tâchez de m'aider à retenir ce bandit. »

Mistress Burnett essaya de se retourner et

réussit à souffler comme une machine à vapeur, voilà tout

Le filou, pendant cela, usant par une pression continue la force du poignet de Paddy, finit par lui faire lâcher prise et s'esquiva.

Le capitaine fouilla vivement sa poche.

« Le drôle n'en a pas eu le démenti ! grommela-t-il ; je ne connais que ce coquin de Bob pour avoir un sang-froid pareil... moi qui avais justement besoin de lui parler... Mon amour, on m'a volé mon foulard.

— M. O'Chrane, répondit la tavernière, j'étouffe.

— Que le diable !... c'est-à-dire, mon amour, je vous plains sincèrement... Ce foulard m'avait coûté une demi-couronne dans Field-Lane, vous savez, mon amour ?

— Eh bien ! M. O'Chrane, je dis que Dieu vous a puni... tous les foulards qu'on vend dans Field-Lane sont des foulards volés... J'étouffe, monsieur !... Et si vous achetiez vos mouchoirs dans d'honnêtes maisons, comme, par exemple, chez ma cousine mistress Crubb, ou bien encore...

— Ou bien encore chez le diable, madame !

— J'étouffe, monsieur ! »

Le capitaine Paddy O'Chrane et sa compagne mettaient à ce moment les pieds sur le dernier degré du perron. Le supplice de la rouge tavernière touchait à son terme. Elle allait bientôt pouvoir respirer à pleine poitrine l'air fade et chaud qui, dans une salle de spectacle bien emplie, se dégage du parterre et va suffoquer le cintre. Cette perspective la soulageait par avance, de même que la vue du rivage guérit, dit-on, du mal de mer.

Parvenu au sommet du perron, le capitaine Paddy se redressa de toute sa hauteur, ce qui n'est pas peu dire, et jeta un regard circulaire dans la foule au-dessous de lui. Il ne vit point ce qu'il cherchait sans doute, car il gronda sourdement, releva son col de crin et se haussa sur ses pointes. Dans cette nouvelle position, il figurait assez bien un baliveau, débris oublié d'une fu taie haut lancée, qui dresse son tronc maigre et droit au milieu d'un taillis trapu. Son regard erra longtemps parmi la foule sans plus de succès que la première fois.

« C'est une chose étonnante, sur ma parole ! grommela-t-il en se laissant lourdement retomber sur ses talons ; étonnante, ou le diable m'emporte !... Il n'y a pas un seul de ces pervers

coquins dans la foule... Et à qui diable veut-on que jè m'adresse si ce n'est à ces chers garçons ?

— Je sens un peu d'air, M. O'Chrane.

— Bien, Dorothy, fort bien... Moi, je sens encore une main dans ma poche ; mais, de par tous les diables ! celui-là ne m'échappera pas. »

Le capitaine avait en effet saisi la main d'un second filou et la serrait à la broyer.

Un miaulement où il y avait de la douleur et de l'ironie se fit entendre derrière lui, et presque en même temps deux dents aiguës et tranchantes comme des dents de brochet, s'enfoncèrent dans la chair de ses doigts.

« Snail, abominable matou ! s'écria Paddy en faisant de convulsifs efforts pour se retourner, de par l'enfer ! je te tordrai le cou si tu ne lâches pas ma main !

— Fi, capitaine, fi ! de par l'enfer ! répondit Snail après avoir donné un dernier coup de dent ; n'avez-vous pas de honte de venir au spectacle sans foulard ?... Baissez la tête, que je vous dise quelque chose.

— Je veux mourir si cette maudite vipère ne m'a pas mordu jusqu'au sang ? grommela Paddy qui pourtant se baissa ; qu'as-tu à me dire, Snail ?

— J'ai à vous dire, capitaine... Tiens, c'est

mistress Burdett des *Armes de la Couronne* !... Pas dégoûté, M. O'Chrane !... J'ai à vous dire... De par Dieu ! comme mistress Burnett est rouge, capitaine !

— J'étouffe ! dit machinalement la pauvre taverneière, qu'un flux de foule avait rejetée dans son état de quasi-asphyxie.

— Elle étouffe, capitaine, répéta Snail ; il faut donner des coups de poing dans le dos aux personnes qui étouffent... C'est connu !

Et Snail frappa bel et bien la grosse aubergiste entre les deux épaules.

« Oh ! M. O'Chrane ! oh !... râla-t-elle suffoquée à la fois par le manque d'air et la colère. »

La cohue riait aux alentours.

« Là ! dit Snail ; la respectable dame est soulagée et me doit un verre de gin gratis pour le moins... Quant à vous, capitaine, ajouta-t-il tout bas, j'ai à vous dire qu'il y aura du *fun* ce soir, pour sûr !

— Comment sais-tu cela, maître *scamp* (gamin) ?

— Je sais cela... Eh ! mais, je sais bien des choses, capitaine, allez... Et pour ce qui est du *lark* (1) de ce soir, comptez-y !... Tous les amis

(1) *Fun* et *lark* dans l'argot populaire ont la même significa-

sont à faire l'amour et à boire dans les *flash-houses* de Drury-Lane et de Bow-Street. Turnbull mugit comme un bœuf dans le *spirit-shop*, auprès du *station-house* (1)... Il boit comme un trou à la santé du pauvre Saunie qui est mort... Il y a eu convocation en grand, capitaine, et je parierais Madge contre mistress Burnett que nous allons danser ce soir le vrai bal des *larkers!* »

Paddy et la dame de ses pensées touchaient presque au seuil du théâtre.

« C'est bon, petit tas de boue, c'est bon, cher et charmant enfant, dit le capitaine entre ses dents. Tu pourrais bien avoir raison, et du diable si mistress Burnett ne serait pas mieux à son comptoir qu'ici... Enfin n'importe, s'il y a un bal, nous danserons.

— A bientôt, capitaine, reprit Snail; je ne

tion; mais *lark*, qui veut dire proprement *alouette*, est bien plus usité et employé par les gentlemen du plus haut ton. Le fameux marquis de Waterford est, entre autres choses, un *larker*. Quant au *fun*, c'est une farce, un tapage, une noce, comme diraient parfois nos faubouriers.

(1) *Flash-house*, cabaret où il y a des filles de mauvaise vie, *spirit-shop*, débit de rhum, eau-de-vie et whiskey; *station-house*, corps de garde dont la destination est la même que notre violon national.

vous en veux pas, au moins, pour le foulard que vous avez oublié d'apporter... bien des respects à mistress Burnett!

— Et où vas-tu comme cela? demanda Paddy.

— A *the Pipe and Pot*, capitaine; si vous avez besoin de moi, venez. Vous trouverez là Madge, ma femme, ma sœur Loo, Mich et d'autres.

— Bien, Snail, que le diable t'emporte, mon fils... Allons, Dorothy, mon amour, entrons, s'il vous plaît. »

Dorothy ne demandait pas mieux. Elle lâcha un instant le bras du capitaine et passa le seuil. Paddy se préparait à la suivre, mais il était dit que cette soirée serait pour lui grosse d'incidents bizarres.

Au moment où il allait franchir le seuil, deux mains se posèrent lourdement sur ses épaules, et une voix inconnue murmura ces mots à son oreille :

« Je vous défends de vous retourner pour me voir, *gentleman of the night!* »

Paddy s'arrêta et ne bougea pas. Le *rush* (presse, *queue*) continua d'entrer et le sépara de mistress Burnett qu'il perdit de vue.

« Connaissez-vous lady B***, la maîtresse du duc d'York? demanda la voix.

— Oui, milord.

— Si elle vient, au premier acte, dans la loge de Sa Grâce, vous descendrez au foyer, de suite après le tomber du rideau. Au foyer, un homme vous abordera et prononcera le mot. Vous ferez ce qu'il vous dira.

— Oui, milord.

— Si elle ne vient pas au premier acte, vous attendrez le second; si, au second, elle n'est pas venue, vous attendrez encore...

— Oui, milord... Et quelle sera, s'il vous plaît, ma besogne? »

Les mains cessèrent de s'appuyer sur les hautes épaules de Paddy.

« Point de réponse! grommela-t-il. Du diable! si je ne donnerais pas un schelling ou deux pour voir la figure de ce mystérieux coquin, que je respecte, comme c'est mon devoir... Toujours des secrets! Je ne suis pas curieux; mais si je ne savais que milords de la Nuit sont plus puissants qu'il ne faut pour me faire pendre, je trouverais bien moyen de voir clair en tout ceci.

— Paddy! M. O'Chrane! cria une voix lamentable sous le péristyle intérieur du théâtre.

— Bien, Dorothy, mon amour, gros robinet

à gin! répondit le capitaine; Dieu me damne! il faut bien faire ses affaires. »

Et le bon Paddy entra sans oser tourner la tête pour voir le propriétaire de cette voix mystérieuse qui venait de lui parler à l'oreille.

XVII

LA QUEUE DES ÉQUIPAGES.

La foule était entrée. Une pluie fine et glaciale commençait à tomber. Il n'y avait plus devant le théâtre que quelques gens de police. Les filous avaient regagné les cabarets où ils trafiquaient maintenant des objets volés, soit entre eux, soit avec des recéleurs que l'occasion attirait naturellement à cette foire ténébreuse.

Bob-Lantern vendit le foulard du capitaine deux schellings, et Snail retira trois couronnes de l'agrafe de mistress Burnett, qu'il s'était dextrement appropriée pendant sa conversation avec Paddy.

A presque tous les théâtres anglais, il y a trois entrées bien distinctes. La première, celle du *public*, a lieu à l'ouverture des bureaux, la seconde se fait une demi-heure après celle-ci : le *gentle people* arrive en voiture ; il y a *rush* d'équipages comme il y avait tout à l'heure *rush* de piétons.

Ici l'avidité des coupeurs de bourses est violemment sollicitée, car la moindre aubaine serait excellente, et mieux vaudrait fouiller un seul de ces nobles goussets que vingt poches bourgeoises ; mais les difficultés sont grandes et la plupart des voleurs ne se donnent même pas la peine de quitter les *public-houses* en entendant sur le pavé le tonnerre des équipages.

D'abord, il n'y a pas foule proprement dite ; on ne se presse pas ; on ne se pousse plus. Ensuite les *grooms* ont des cannes longues et flexibles qui prennent la mesure du dos d'un industriel suspect avec une facilité miraculeuse ; ensuite, les *policemen*, si mous, si indolents, lorsqu'il s'agit du *public*, s'éveillent un peu pour protéger *milords* et *miladys*. Il ne faudrait point pourtant s'exagérer ce dernier obstacle, car, dormant ou éveillé, le *policeman* est presque toujours une fort maussade inutilité.

Quoi qu'il en soit, quelques voleurs, jeunes

pour la plupart, hardis, adroits au degré suprême, et à qui l'expérience, aidée de deux ou trois lustres passés à *Newgate*, n'a pas encore appris à dédaigner la chevaleresque maxime : A vaincre sans péril on triomphe sans gloire ; quelques filous impubères, disons-nous, se risquent entre les équipages, s'approchent des *gentlemen* sous un prétexte, avertissent les *lādys* qu'elles perdent quelque chose, etc., etc., et parviennent parfois à conquérir une *cassollette*, un mouchoir brodé, une montre, le tout assaisonné d'un nombre décent de coups de canne.

Il va sans dire que *Snail* occupait une place distinguée parmi les jeunes aventuriers dont nous venons de parler.

La troisième entrée enfin, l'entrée à *demi-prix*, est un privilège accordé aux dernières classes du peuple. Elle a lieu de neuf à dix heures, et nous aurons à nous en occuper plus tard.

Une des premières voitures qui s'arrêtèrent devant le péristyle de *Covent-Garden* fut celle de *lady Campbell*. *Miss Mary Trevor* et sa tante mirent pied à terre sans encombre et montèrent les degrés du perron.

« Avancez, cocher ! prenez tour...

— Prends tour, maraud ! s'écria au fond

d'un autre équipage une voix flûtée et grasseyante ; ma toute belle, je parle sérieusement, ce drôle est capable de laisser passer avant nous cet ignoble *cab* (1) ! »

Le marchepied tomba, la portière s'ouvrit, et M. le vicomte de Lantures-Luces descendit avec précaution. Il tendit la main.

« Vicomte, je cherche mon flacon, dit une voix brève et cavalièrement timbrée à l'intérieur.

— En vérité, charmante, en vérité !... »

Le vicomte bondit, rentra dans sa voiture et trouva le flacon. Cela fait, il redescendit et tendit de nouveau la main.

« Je suis sûre, vicomte, dit la voix cavalière, que vous avez égaré mon éventail ! »

Le vicomte rebondit, escalada le marchepied et fut assez heureux pour trouver l'éventail demandé.

« Allons, *diva mia* ! dit-il, donnez-moi votre main, je vous prie !

— C'est une chose terrible, vicomte ! s'écria la voix cavalière avec pétulance ; mon mouchoir a disparu. »

Lantures-Luces, avec une patience admirable,

(1) Abréviation usitée pour désigner les cabriolets *à* place.

se replongea une troisième fois dans l'équipage, et remit le mouchoir aux mains d'une dame assise sur la banquette du fond. A quelque chose malheur est bon. S'il n'avait pas fait ce mouvement, ses breloques eussent passé dans la poche du petit Snail qui avait déjà la main dessus.

« Charmante, dit le vicomte en redescendant, allez-vous me faire la grâce de me donner votre jolie main ?

— Avancez donc, *god by* ! » cria le cocher du *cab*, lequel attendait, pour débarquer sa *pratique*, que ces façons eussent pris terme.

La pratique, paraîtrait-il, n'était pas moins impatiente que son cocher, car elle lui arracha le fouet des mains et allongea aux deux chevaux un coup en estafilade qui indiquait un véritable bras de sportsman.

Les deux chevaux se lancèrent, et l'automédon du vicomte ne put les empêcher de faire en avant deux ou trois pas qui laissèrent le passage libre. La dame se prit à pousser des cris perçants.

« Qu'avez-vous, charmante ? Qu'avez-vous, *cara mia* ? s'écria Lantures-Luces. Vous êtes, monsieur, un brutal ; je parle sérieusement. Voici ma carte, monsieur ! (Il jeta sa carte dans le cabriolet.) Ne vous effrayez pas, chère belle...

et veuillez me faire la grâce de me donner votre jolie main. »

Cette fois, la dame exauça la prière du petit Français, mit sa main gantée dans la sienne, et, repoussant le marchepied d'un coup de jarret qui fit violemment osciller la voiture, elle se trouva portée d'un seul bond à trois pas au delà de Lantures-Luces, sur l'une des dernières marches du perron.

Un groupe de dandys qui s'était rassemblé sous le péristyle se prit à battre des mains en disant :

« Brava ! brava la Briotta !

— Charmante ! murmura Lantures-Luces étourdi ; ma parole d'honneur, charmante !... Je parle sérieusement. »

Snail, changeant de tactique, sollicita doucement un cordon de soie qui correspondait au lorgnon du vicomte. Le lorgnon sortit à moitié du gousset. Pendant cela, le gentleman du *cab* était descendu et comptait tranquillement avec son cocher.

La Briotta, légère et folle fille, prit un nouvel élan et s'en fut tomber au milieu du groupe fashionable.

« Diable ! » dit Lantures-Luces dont Snail venait de voler le binocle, et qui ne s'en aperce-

vait pas, exclusivement occupé qu'il était de sa volage *diva*.

A ce même moment, Snail, en possession de son butin, voulut naturellement s'esquiver, mais un policeman, le bâton levé, lui barra le passage. De l'autre côté, le gentleman du *cab* s'avavançait gravement vers Lantures-Luces, sans doute pour lui demander raison de son apostrophe.

Voici ce qui arriva.

Le policeman, impatienté des feintes de Snail qui cherchait passage en se jetant à gauche, puis à droite, laissa enfin retomber sa lourde baguette plombée. Snail l'évita en miaulant ; la baguette s'en fut tomber d'aplomb sur l'épaule du gentleman.

« Goddam ! » dit stupidement l'agent de police.

Le gentleman recula d'un pas, boutonna d'un mouvement rapide son frac élégant et porta ses deux poings à la hauteur de l'œil. Le policeman eut l'air d'avoir envie de soutenir le choc, mais la lanterne d'un équipage ayant éclairé par hasard le visage de son adversaire, il s'enfuit comme s'il eût eu le diable à ses trousses.

« Eh ! s'écria Lantures-Luces, c'est ce cher Brian de Lancaster... Ah ! ah ! vive Dieu ! messieurs, avez-vous vu quelque chose de plus drôle ?

Comme ce policeman a pris ses jambes à son cou!... Très-cher, je voudrais savoir boxer comme vous pour punir un manant qui a fouetté tout à l'heure mes chevaux, au risque de briser notre chère idole, Briotta la Diva.

— C'est moi, dit Brian qui redressait avec soin les revers déboutonnés de son frac.

— N'en parlons plus alors, très-cher! s'empressa de dire Lantures-Luces; que diable! vous êtes assez de mes amis pour vous permettre... »

Le vicomte pirouetta.

« Bonsoir, Brian! s'écria l'Italienne en quittant le groupe de dandys pour s'élancer vers M. de Lancaster: il n'y a que vous d'amusant à Londres, mon ami... Venez-vous pour me voir danser? »

— Pas flatteur! murmura Lantures-Luces; non!... pas flatteur, ma foi! »

Brian et la danseuse échangèrent une virile poignée de main.

« Je viens pour moi, madame, répondit ensuite Brian.

— Pas poli! pensa le vicomte; non!... pas poli, ma foi! »

Le groupe de dandys fit grande fête à Brian de Lancaster. La danseuse, plantant là le vicomte

qui l'avait amenée, se suspendit bon gré, mal gré, au bras de ce nouveau venu, qui allait en *cab*, mais qui semblait occuper dans l'échelle de la fashion une magnifique et fort enviable position.

C'était un homme de trente-cinq ans environ, maigre, mais bien constitué, d'une taille au-dessus de la moyenne, élancée à la ceinture et carrée aux épaules qui avançaient un peu et se portaient trop haut. Ses traits, admirablement modelés et dont les contours semblaient fouillés au ciseau, avaient cet aspect glacial et compassé des visages anglais de pur sang; mais, dans le regard grave de son œil vert de mer, veiné de blanc, il y avait une audace sans mesure, tenant presque de l'effronterie, et quelque chose de froidement railleur, en opposition directe avec l'expression ordinaire d'un regard britannique. Son front haut, large, pur et noblement dessiné, relevait puissamment l'effet de cette physionomie qu'adouçissait une charmante chevelure blonde, molle, bouclée, et où n'avait certes jamais passé le fer indigne du coiffeur.

Pour beaucoup, Brian de Lancaster n'eût point été un bel homme, mais certaines femmes le proclamaient un homme charmant, ce qui vaut mieux, et d'autres femmes, rendues plus discrètes par

une position plus relevée, pensaient tout bas ce que les premières disaient tout haut. C'était du moins, pour tout le monde, et cela se voyait de reste sur son visage, un homme énergique et hardi. C'était de plus, malgré son enveloppe de glace, un homme fougueux à sa manière, fougueux jusqu'à la passion, mais ceci par intervalles et par boutades.

C'était encore un homme original : un *eccentric man*.

Dieu sait qu'il nous faudrait de longues pages, spéciales, étudiées, consciencieuses, éloquentes, pour expliquer, ne fût-ce que sommairement, le monde d'idées qui se cache sous ce mot sans prétention à l'euphonie et fort laid en soi : *eccentric man*. Le caractère du très-honorable Brian de Lancerster, pour ceux de nos lecteurs qui daigneront le suivre, expliquera mieux le mot et la chose que toute espèce de dissertation.

Lantures-Luces, Brian et les dandys entrèrent de compagnie. La danseuse alla prendre la porte réservée aux artistes.

Ce fut à ce moment que l'équipage de lady Ophélie s'arrêta devant le péristyle. L'homme qui avait parlé par derrière au capitaine Paddy, et qui semblait guetter l'arrivée de quelqu'un,

caché derrière l'ange saillant d'une maison, écrivit à la hâte quelques mots au crayon sur une page de ses tablettes, la remit à l'un des aventuriers qui croisaient sur la place, avec un schelling, et lui désigna Rio-Santo descendant de voiture. Comme nous l'avons vu, le message arriva à son adresse.

M^{me} la princesse de Longueville et sa tante, M^{me} la duchesse douairière de Gèvres, étaient arrivées depuis quelques minutes.

Le premier acte était près de finir, et la salle de Covent-Garden présentait ce soir-là un fort brillant aspect. Toutes les loges, d'ordinaire désertes ou mal occupées, resplendissaient de magnifiques parures, et il y avait du beau monde (*gentle folk*) jusqu'aux galeries.

Nous croyons absolument indispensable de donner ici quelques détails touchant la position de nos personnages dans la salle.

Dans la première loge, sur le théâtre, à gauche (répondant aux avant-scènes des théâtres de France), il n'y avait personne. Cette loge attendait Son Altesse Royale milord duc d'York, dont elle était la propriété ; la loge voisine était occupée par lady Campbell et sa nièce, la suivante par M^{me} la princesse de Longueville et sa tante.

De l'autre côté du théâtre, on voyait, dans la première loge, lady Ophélie et Rio-Santo; dans la seconde, un vaste écran interceptait la vue des personnages qui pouvaient s'y trouver; la troisième était occupée par des dames.

Aux loges de face, nous eussions reconnu bien peu de visages. Mais nous pouvons dire tout de suite au lecteur que ce monsieur, pâle, sombre, ennuyé, fatigué, maussade, qui semble regarder fort attentivement le plafond de sa loge et ne point faire attention à autre chose, est milord comte de White-Manor, frère aîné de Brian de Lancaster, et maître de l'honnête M. Paterson, l'intendant qui fait des affaires avec Bob-Lantern.

Au rez-de-chaussée, à gauche, sous la loge du duc d'York, il y avait une immense baignoire, formée de deux loges dont on avait mis bas la cloison. Dans cette loge s'agitait M. le vicomte de Lantures-Luces, au milieu des dandys que nous avons rencontrés sous le péristyle.

Enfin, aux galeries supérieures, le bon capitaine Paddy O'Chrane, droit et roide, élevait sa tête à deux pieds et demi au-dessus des bandeaux pommadés de la rouge mistress Burnett, dont la robe détachée, grâce à Snail qui avait volé son agrafe, permettait à ses formes de se

montrer dans toute leur effrayante exubérance.

Paddy, tout en répondant, comme il convient à un Irlandais galant et bien appris, aux questions de mistress Burnett touchant le spectacle et les acteurs, ne perdait pas un instant de vue la loge du duc d'York. Cette loge restait déserte et le bon capitaine put croire un instant que l'entr'acte suivant se passerait pour lui dans les douceurs d'une conversation intime avec la taverne aimée.

Mais au moment où le rideau se baissait, la porte de la loge s'ouvrit avec fracas, et lady B*** y fit son entrée, couverte de diamants, sous les feux croisés de cent fashionables binocles braqués sur la personne de sa seigneurie.

Paddy poussa un profond soupir.

« Mon amour, dit-il, ma chère mistress Burnett, que diable! ne mangeriez-vous pas une orange avec plaisir?

— En avez-vous, M. O'Chrane?

— Je vais en aller chercher, madame, ou que je sois damné!

Et le capitaine quitta précipitamment sa place, laissant sa compagne stupéfaite d'un empressement aussi inusité.

« C'est une bonne pâte d'homme que ce

M. O'Chrane, pensa-t-elle, mais j'aurais mieux aimé un verre de rhum. »

Paddy, au lieu d'aller chercher des oranges, descendit tout droit au foyer. Il n'avait pas fait trois pas encore, lorsqu'un homme, qu'il ne connaissait point, lui barra le passage et le toisa de la tête aux pieds.

« Capitaine Paddy?... » murmura cet inconnu après examen fait.

Puis il lui toucha légèrement la poitrine de son doigt tendu en disant :

« *Gentleman of the Night.* »

Paddy s'inclina respectueusement.

L'inconnu le prit à l'écart dans une embrasure. Ils causèrent environ dix minutes.

« Il y a des *hommes de la famille* dans tous les cabarets des environs, dit le capitaine au bout de ce temps ; je vous trouverai cela.

— Un homme adroit !...

— Une anguille !... Soyez sans inquiétude, milord. »

L'inconnu mit un doigt sur sa bouche et se retira.

Paddy poussa un second soupir.

« Du diable ! si mistress Burnett ne serait pas mieux à son comptoir qu'ici, murmura-t-il ;

mais qui choisirai-je de ce boueux misérable de Bob, le pauvre ami, ou du cher enfant, le petit Snail... une immonde créature?... Lequel prendre? »

LE POLITIQUE

Journal Quotidien.

Le *Politique* paraît tous les jours, avec un feuilleton politique théâtral, scientifique, artistique, anecdotique ou littéraire.

Il publie en outre, chaque dimanche, un volume broché de 200 pages environ, reproduisant les nouveautés littéraires les plus remarquables et les plus piquantes.

Le prix d'abonnement est de 50 fr. par an pour Paris (58 fr. pour la province), pour le journal et les deux volumes.

En souscrivant pour un an on peut ne payer l'abonnement que deux fois en trois mois; mais par anticipation pour chaque trimestre.

Par trimestre, l'abonnement coûte 15 fr., 15 fr. en province, et donne droit à recevoir le journal et les deux volumes.

On peut s'abonner au *Politique* sans livres, moyennant 36 fr. par an;

10 fr. par trimestre;

Plus : 2 fr. par trois mois pour le port en province.

On souscrit à Bruxelles, rue de la Harpe, n° 8; en province, chez les libraires et directeurs de poste, ou adressant franco au directeur, à Bruxelles, un bon sur une des grandes villes du royaume, ou une remise par la poste.